



CENTENAIRE DE GEORGES DE NANTES, NOTRE PÈRE

L'AN de grâce 2024 s'ouvre sous les meilleurs auspices parce que sœur Marie-Lucie de Jésus et du Cœur Immaculé, la messagère de Notre-Dame de Fatima, hier encore insultée par le Père Dhanis qui la disait "af-fabulatrice", aujourd'hui proclamée "vénérable" par le pape François, brille désormais de toute la lumière de gloire dont le bienheureux pape Jean-Paul I^{er} la canonisait de son vivant, au titre de « fille chérie de l'Église ».

Mais après la disparition de Jean-Paul I^{er}, l'Église est aujourd'hui au comble de la "dés-orientation diabolique" dénoncée au siècle dernier par sœur Lucie, et analysée par l'abbé de Nantes, notre Père, comme le fruit vénéneux de la "Réforme" entreprise par le pape Jean XXIII, pour ouvrir l'Église au monde, révolution adoptée par l'ensemble de l'épiscopat réuni en Concile, et dont le pape François a fait sien tout le programme en ces termes :

« "Le concile Vatican II a décidé de regarder l'avenir avec un esprit moderne et de s'ouvrir à la culture moderne. Les Pères conciliaires savaient que cette ouverture à la culture moderne était synonyme d'œcuménisme religieux et de dialogue avec les non-croyants. Après eux, on fit bien peu dans cette direction. J'ai l'humilité et l'ambition de vouloir le faire." » (Entretien accordé au journal LA REPUBICA, 1^{er} septembre 2013)



Sœur Marie-Lucie de Jésus et du Cœur Immaculé.
Au Carmel de Coïmbre, en 1950.

Or, Notre-Seigneur nous avertit dans l'Évangile que « nul serviteur ne peut servir deux maîtres », le Saint-Esprit et l'Esprit de Satan ; Notre-Dame de Fatima et l'ouverture au monde. « *Ou il haïra l'un et aimera l'autre, ou il s'attachera à l'un et il méprisera l'autre.* » (Lc 16, 13)

Le seul souci de Notre-Dame est de « regarder » elle aussi, « l'avenir » : le Ciel où elle réside, afin de nous y attirer auprès d'Elle ; et de nous arracher aux pièges de Satan, tendus sous le nom de « culture moderne » pour nous entraîner en Enfer.

Le 13 juillet 1917, lors de sa troisième apparition à la Cova da Iria, après avoir montré aux

enfants « l'enfer où vont les âmes des pauvres pécheurs », Notre-Dame leur recommanda :

« *Quand vous récitez le chapelet, dites après chaque dizaine : Ô mon Jésus, pardonnez-nous nos péchés. Préservez-nous du feu de l'enfer, et conduisez au Ciel toutes les âmes, surtout celles qui ont le plus besoin de votre miséricorde.* »

C'est pourquoi il est urgent, c'est une question de vie ou de mort... éternelle ! que le Pape remplisse la deuxième demande de Notre-Dame de Fatima conjointe à celle de la consécration de la Russie à son Cœur Immaculé, prononcée le 25 mars 2022. Cette Vierge Immaculée demande avec larmes que nous obtenions par la pratique *assidue*, fidèle, filiale

de la dévotion réparatrice à son Cœur Immaculé, rémission de toutes les méchantes et vilaines paroles et pensées contre ses privilèges.

La Sainte Écriture nous enseigne qu'un jour, marqué par Dieu, le faux prophète serviteur de la Bête sera jeté par saint Michel et ses bons anges dans l'étang de feu. Mais en attendant, *« l'heure et le pouvoir des ténèbres »* comme disait Jésus au moment de son arrestation (Lc 22, 53), sont plus pesants que jamais.

Heureusement, pour traverser ce mystère d'iniquité, nous avons pour lumières du Ciel, l'attitude de sœur Lucie recommandant sans cesse avec une inlassable insistance de *« beaucoup prier pour le Saint-Père »*.

LES DEUX VISIONS PROPHÉTIQUES DE JACINTHE, sa petite cousine, expliquent cette insistance :

« Un jour, raconte Lucie, nous allâmes passer les heures de la sieste près du puits de mes parents. Jacinthe s'assit alors sur les dalles du puits, et François vint avec moi chercher du miel sauvage dans un roncier situé sur un rocher qui se trouvait là. Peu de temps après, Jacinthe m'appela :

« N'as-tu pas vu le Saint-Père ? »

– Non.

– *Je ne sais pas comment, j'ai vu le Saint-Père dans une très grande maison, agenouillé devant une table, la tête dans les mains et pleurant. Au-dehors, il y avait beaucoup de gens et certains lui jetaient des pierres, d'autres le maudissaient et lui disaient beaucoup de vilaines paroles. Pauvre Saint-Père ! Nous devons beaucoup prier pour lui. »*

« En une autre occasion, rapporte Lucie, nous nous rendîmes à notre abri du Cabeço. Arrivés là, nous nous prosternâmes à terre pour réciter les prières de l'Ange.

« Après un certain temps, Jacinthe se redressa et m'appela :

« Ne vois-tu pas tant de routes, tant de chemins et de champs pleins de gens morts, perdant leur sang, et d'autres gens qui pleurent de faim et n'ont rien à manger ? Et le Saint-Père, dans une église, priant devant le Cœur Immaculé de Marie ? Et tant de monde qui prie avec lui ? » (FATIMA SALUT DU MONDE, p. 168)

J'ai le sentiment de comprendre pour la première fois cette recommandation de *« beaucoup prier pour le Saint-Père »* comme une *volonté de Dieu*. L'enjeu stratégique majeur de la *« bataille décisive »* que le démon engage contre l'Immaculée est le cœur du Saint-Père. Georges de Nantes a *« frappé à la tête »* en sommant le Saint-Père d'user de son infaillibilité pour condamner l'hérésie du concile Vatican II et le schisme de toute cette réforme de l'Église, et d'obéir à Notre-Dame, victorieuse de toutes les hérésies.

Un jour sœur Lucie demandait à Notre-Seigneur

pourquoi il ne convertirait pas la Russie sans que Sa Sainteté fasse cette consécration. *« Parce que, lui répondit Notre-Seigneur, je veux que toute mon Église reconnaisse cette consécration comme un triomphe du Cœur Immaculé de Marie, afin d'étendre ensuite son culte et placer, à côté de la dévotion à mon Divin Cœur, la dévotion à ce Cœur Immaculé. »*

– *Mais, mon Dieu, le Saint-Père ne me croira pas, si vous ne le mouvez vous-même par une inspiration spéciale.*

– *Le Saint-Père ! Priez beaucoup pour le Saint-Père. Il la fera, mais ce sera tard. Cependant le Cœur Immaculé de Marie sauvera la Russie, elle lui est confiée. »*

Sœur Lucie disait à un correspondant tenté par le schisme lefebvriste :

« Il n'existe rien dans le monde qui puisse justifier que l'on rompe avec le principal à cause du secondaire. Pierre a glissé et est tombé, le Christ n'a pas cessé pour autant de lui confier le gouvernement suprême de Son Église. Ce qui nous manque, c'est l'humilité de Pierre qui reconnut ses fautes, les pleura et demanda pardon. Voici la pénitence que Dieu veut et nous demande : que nous reconnaissons nos propres péchés avec humilité, que nous en demandons pardon et que nous changions de vie. Tous, nous avons besoin d'obtenir le pardon de Dieu : pour notre peu de foi, souvent si faible ; pour notre espérance, souvent si endormie ; pour notre charité, souvent si froide et insensible, pour notre adoration, souvent sans aucune ferveur. » (LETRE INÉDITE DE SŒUR LUCIE, Coïmbre, le 3 juillet 1989, citée dans IL EST RESSUSCITÉ, n° 12, juillet 2003)

En lisant ces lignes, comment ne pas penser à ces visions de sainte Jacinthe concernant *« le Saint-Père dans une très grande maison, agenouillé devant une table, la tête dans les mains et pleurant »*. Comment le Saint-Père pleurerait-il, si ce n'est de repentir ?

Le Bon Dieu a mis à part notre Père, pour qu'il mène à bien trois démarches canoniques dans l'incompréhension générale, mais non pas de tous. Car, par trois fois, les instances canoniques sont restées muettes, bouches fermées au moment de rendre leur sentence. C'est ainsi que notre Père a obtenu le privilège de fournir une preuve éclatante de l'infaillibilité de l'Église et, du même mouvement, de la vérité de l'Accusation d'hérésie, de schisme et de scandale portée contre les Actes du concile Vatican II, en même temps qu'il assurait la renaissance doctrinale de l'Église catholique malade du Concile en fondant une école de pensée, kérygmaticque et mariale... *nova et vetera*, à laquelle nous avons le privilège d'appartenir, pour frapper à la porte du Cœur Immaculé de Marie, pour implorer, par nos larmes, nos petits actes de piété et nos souffrances offertes en sacrifice rédempteur, la résurrection de l'Église.

UN SAINT PRÉCURSEUR

Le 10 juin 1924 l'abbé Edward Poppe, serviteur et victime du Cœur eucharistique de Jésus-Marie, consumé d'âme et de corps par le « zèle pour le Règne » de ce Cœur très unique, et accablé par la consommation du « Corps Mystique et Ecclésial du Christ », s'offrait en victime expiatrice.

Dans sa dernière lettre à son directeur spirituel, il avait écrit, le 12 mai 1924 :

« Père, dites-moi ce qu'il me reste à faire pour atteindre l'amour le plus haut et le plus pur. Vous m'avez promis de m'entraîner à la fournaise de l'Amour. Je le veux et Dieu le veut, et je désire que vous le fassiez pour le Règne.

« Mon Père, ce Règne souffre violence. Ce Règne est retenu, voire opprimé par ses propres fils, par les prêtres. Il ne trouve pas d'expansion. C'est comme s'il était étouffé dans le clergé, alors qu'il devrait se répandre !... Tout le corps sacerdotal devrait être envahi par le désir du Règne du Christ, oui, se perdre même pour lui [...].

« L'amour de Jésus ne brûle plus dans les prêtres, et c'est pour cela que le zèle pour le Règne n'anime plus l'Église. C'est pour cela que je vous supplie et que je crie pour ainsi dire avec la voix de Jésus à votre cœur : "Le mendiant Jésus mendie, et Il mendie cela même qu'Il désire tellement donner : Je veux allumer le feu." » (Lc 12, 49)

Jésus l'avait allumé dans un sacrifice d'holocauste, sur la Croix, conjointement avec Marie, nous la donnant pour Mère.

En un siècle où la charité s'est refroidie, comment l'empêcher de s'éteindre ?

« Père, pardons-nous en Marie afin que Jésus vive en nous et que son Esprit règne dans la perfection et la pureté de ses mouvements [...].

« Père, entrons dans la *nubes lucida* (la nuée lumineuse), entrons en Marie, c'est là que nous serons transformés en lumière, c'est là que nous attendent les ardeurs du Règne. Elle est le foyer du Feu. Elle est la douce entrée de la Fournaise. »



EDWARD POPPE

(18 décembre 1890 – 10 juin 1924)

Moins de quinze jours avant sa mort, il écrivait son dernier texte, en contemplation devant un gisant de Notre-Seigneur :

O SALUTARIS

« Je voyais la semence de la Femme lutter avec celle du serpent. (Gn 3,15)

« Je voyais souffrir le Corps mystique de l'Homme-Dieu. Je le voyais frémir à travers tous les âges...

« Il gisait là lépreux... Nu et paralysé ;

« Seule la parole qui tombait de ses lèvres était pure... »

Allusion à l'œuvre doctrinale de saint Pie X, condamnant le modernisme et la démocratie chrétienne.

« Je me suis agenouillé près de lui, j'ai prié.

Mon cœur a compati à toutes ses douleurs.

Je l'ai embrassé longuement : il était si froid !

Sa voix divine, en sanglots, soupirait :

« Qui guérira ce Corps de toutes ses blessures ?

Qui le purifiera de la lèpre du péché ?... »

...qui envahit l'Église, Corps Mystique du Christ, aujourd'hui malade du Concile !

« Qui rendra à ses

yeux la flamme de l'offrande

Et ranimera dans ses membres le sang purifiant du sacrifice ?...

Qui rendra la vie à ce Corps mourant ?

Qui lui rendra sa pureté et sa beauté divine ? »

Hanté par la médiocrité des prêtres, Edward Poppe écrivait, en 1919, à un séminariste :

« Vous verrez partout, jusque dans les couvents et les institutions, comme Jésus est peu aimé, cruellement peu. Il y en a si peu qui regardent Jésus droit dans les yeux et qui se donnent. Nommez-moi un cœur où il règne vraiment !

« Frère, ces gens indifférents sombrent par villes entières, par pays entiers dans le socialisme et le paganisme. Un beau sermon sur l'enfer ou le Ciel ne retient plus cette masse. Ils sont de plus en plus nombreux et se perdent.

« Cette masse dégénérée qui se perd ne peut être sauvée que par la venue d'un saint. »

Il implorait donc du Ciel la naissance d'un Saint prêtre, brûlant d'amour et de zèle pour Jésus, tout abandonné à la Médiation de Marie... Il est mort, s'offrant en Victime, *« comme un grain de froment qui doit se multiplier par la disparition et la mort »*, afin que Dieu envoie d'autres *« apôtres du Royaume »*. Il avait écrit en 1918, tandis, qu'affligé par la maladie, il n'était plus capable que de s'offrir : *« Il me semble que je donnerais volontiers ma vie pour que Notre-Seigneur trouvât dans ses prêtres ce qu'il attend d'eux ; je la donnerais pour qu'un seul d'entre eux réalisât pleinement son plan divin. »*

« Je dois aimer Jésus avec plus d'ardeur ; je dois être consumé d'amour : les temps sont mauvais et la détresse est immense. Ah ! Quand est-ce que cela se fera ? [...] J'espère bien que Jésus trouvera son homme, car le temps est venu : tempus faciendi, Domine, dissipaverunt legem tuam. Il est temps d'agir, Seigneur, votre Loi est violée... »

PASSAGE DE RELAIS.

Le 3 avril 1924, naissait à Toulon Georges, Marie, Camille de Nantes, que Notre-Seigneur choisit comme *« apôtre de son Royaume »*, s'adressant à son père par la voix de son prêtre, le chanoine Patritti : *« Et celui-ci, Commandant, n'en ferons-nous pas un prêtre ? – Eh bien ! Monsieur le chanoine, si c'est la Volonté du Bon Dieu, nous le lui donnons. Ce serait pour nous un grand honneur. »*

Le petit Georges a répondu à cet appel dès son plus jeune âge : fils d'officier de marine, tandis que brillait à ses yeux la beauté du service de la Patrie, il n'eut jamais d'hésitation : *« Je savais que je serais prêtre, et que c'était entrer au service de l'unique Maître qui ne déçoit pas, ou plutôt, l'Unique qui sache commander et conduire son navire au port, victorieux, en grand pavois. »*

Cette grâce de prédilection alluma dans son cœur, dès son plus jeune âge, une flamme qui resta toujours vive :

« Je crois me souvenir que très tôt fut mystérieusement dressé, mais par qui ? au centre de mon cœur un trône d'or et de pourpre pour Vous Seul, où jamais nulle créature ne s'est assise fût-ce un seul instant. Depuis l'enfance vous êtes mon Dieu, mon Père, notre Père du Ciel, de qui me viennent tant de biens que vous fûtes l'unique objet de mon adoration. Je lève les yeux vers le Ciel, de toutes teintes, vaste, spirituel, durant la nuit peuplée d'étoiles, et je vous adore, Excellent Seigneur, ô mon Créateur tout-puissant et très miséricordieux. Je vous aime avec révérence, peut-être plus que je ne vous crains. Et pourtant je me suis si souvent laissé aller à vous désobéir et à vous mécontenter, par faiblesse sans doute, plus que par malice, mais si outrageusement que je n'ose plus avouer mon amour sincère, profond et pur. »

« Au moment où sans doute j'aurais commencé de moins vous aimer, la sainte Église m'a révélé le mystère de Jésus votre Fils. Je ne sais si je l'ai aimé parce qu'il était homme comme moi et mon frère. Il fallait certes que ce Dieu soit mon frère. Mais ce qui m'a ravi d'un amour sans borne pour Lui, même dans les émois de la nuit de Noël, c'est son sacrifice, sa vie donnée pour moi, son Corps livré, transpercé, crucifié, son Sang répandu, jaillissant, abreuvant et purifiant mes lèvres et mon cœur souillés. Ah ! Comment, aux pires moments de mon existence n'en aurais-je pas été touché, bouleversé, conquis ? Je vous aime, ô divin Crucifié, mon Sauveur, je vous aime parmi mes reniements, mes cruautés, mes infidélités sans nombre. Je vous ai blessé, chaque jour, et pourtant je vous aime. » (Page mystique n° 49, septembre 1972)

En 1938, à l'âge de quatorze ans, à l'occasion de la projection au pensionnat Notre-Dame de France au Puy du film *l'Appel du silence*, Georges de Nantes reçoit la grâce de comprendre, d'admirer, d'aimer, de prendre pour modèle celui qui sera toujours le maître de sa vie spirituelle : frère Charles de Jésus, ermite et missionnaire au Sahara, inlassable adorateur de Jésus-Hostie, voué à son Sacré Cœur pour l'extension de son Règne.

« MON CŒUR EST PRIS. »

Jamais ce feu allumé par Notre-Seigneur dans le cœur de Georges de Nantes ne s'éteignit, le conservant dans la fidélité à sa vocation. Quand son Père lui eut permis d'entrer au séminaire, le 1^{er} octobre 1943, il s'y rendit, joyeux, enthousiaste de quitter le monde, briser avec la vie antérieure, commencer une vie toute nouvelle, dont Dieu serait le seul but, la seule pensée, le seul amour (cf. MÉMOIRES ET RÉCITS, t. 2 p. 8).

« Sur la table de ma cellule je plaçai Le Modèle Unique, ouvert à la première page, celle où figure la Sainte Face du Christ, reproduction saisissante du Saint Suaire de Turin, et je posais en vis-à-vis la petite croix de bois de Jean Bogey sur laquelle j'avais inscrit le JESUS CARITAS du cher frère Charles de Jésus. Ces objets de mon culte intime devaient rester sur ma table de séminaire pendant cinq ans. Du coup, cette chambre aux murs verts se changeait en cellule vraiment mienne avec le Bien-Aimé qui m'y avait introduit. » (ibid. p. 11)

Or, au séminaire déjà, dès son entrée dans le corps ecclésiastique, notre Père se heurte au mystère d'iniquité que saint Pie X avait dénoncé, et que l'abbé Poppe avait déploré.

En fils de France aimant et fervent, Georges de Nantes fut, à la suite de ses parents, disciple de Charles Maurras, admirant son dévouement à la France, la France seule ! et dans la débâcle de 1940,

il salua l'avènement du maréchal Pétain à la tête de l'État comme une *divine surprise* : « *héroïque vieillard voué à notre salut* », dont la Révolution nationale restaurait dans la France hier encore républicaine et laïcarde le patriotisme, l'esprit de famille, et la religion.

Il assista aux horreurs de la Libération durant ses premières vacances de séminariste, à l'été 1944. L'esprit de parti, que le Maréchal avait réussi à étouffer, réapparaissait plus virulent encore, dans l'esprit de la "Croisade des démocraties" et déchirait la France.

Et puis l'esprit démocrate-chrétien, pourtant condamné par saint Pie X, revenait triomphant à la faveur de cette révolution, comme la seule position politique autorisée par "le régime d'abattoir" de la prétendue libération. Ses partisans sortirent donc de l'anonymat, y compris au Séminaire...

Ainsi, à la rentrée, M. Rabeau, directeur de conscience de notre Père, réunit ses dirigés pour leur dire qu'enfin, il pourrait paraître ce qu'il était réellement, un gaulliste fervent, ce « *que quatre ans d'occupation l'avaient empêché d'être car il ne pouvait supporter "sans vomir" ce gouvernement de traîtres que gouvernait un maréchal félon* » (*ibid.* p. 96).

M. Enne, lui, considérait que les "70 000" fusillés du parti communiste « *morts crânement pour la France et la victoire de la classe ouvrière* », doivent nous faire réfléchir sur la vérité que détenait le communisme, « *attestée par tant de sacrifiés plus grands que les nôtres...* » Les "nôtres" sont les martyrs de Jésus-Christ, dont le sacrifice demeure le sceau sanglant de la Vérité de notre religion !

L'on vit ce même sulpicien fustiger le séminariste Georges de Nantes pour un éloge de saint Thomas d'Aquin en dissertation, opposé aux "philosophes" modernes ! Dans l'esprit de M. Enne, Pétain et Thomas d'Aquin, le régime de Vichy et le Moyen Âge, la scolastique et la collaboration étaient confondus dans une même réprobation, qu'à l'heure de la "libération", il pouvait enfin exhiler.

Mais pour notre Père, l'épuration, les mensonges et les meurtres de la Résistance, dont les démocrates chrétiens du M.R.P. se firent complices, sont autant de crimes que, dans son Amour de Jésus, il ne peut accepter, tolérer !

Il l'a dit à Georges Grasset, envoyé par la CITÉ CATHOLIQUE pour recruter ce brillant séminariste : « *Au nom de Jésus-Christ, il faut conclure à la réprobation de la Résistance, à la condamnation du M.R.P. et à la réhabilitation obligée du maréchal Pétain.* » (*ibid.* p. 271)

Parmi ses professeurs, de farouches tenants de la démocratie chrétienne et du ralliement au monde moderne voulurent empêcher l'accès aux ordres de ce séminariste par trop réactionnaire.

Mais la Divine Providence veillait, et notre Père fut admirablement conduit par de saintes âmes, dont son "incomparable ami" ! au travers de toutes les embûches que le démon mit sur le chemin de sa vocation.

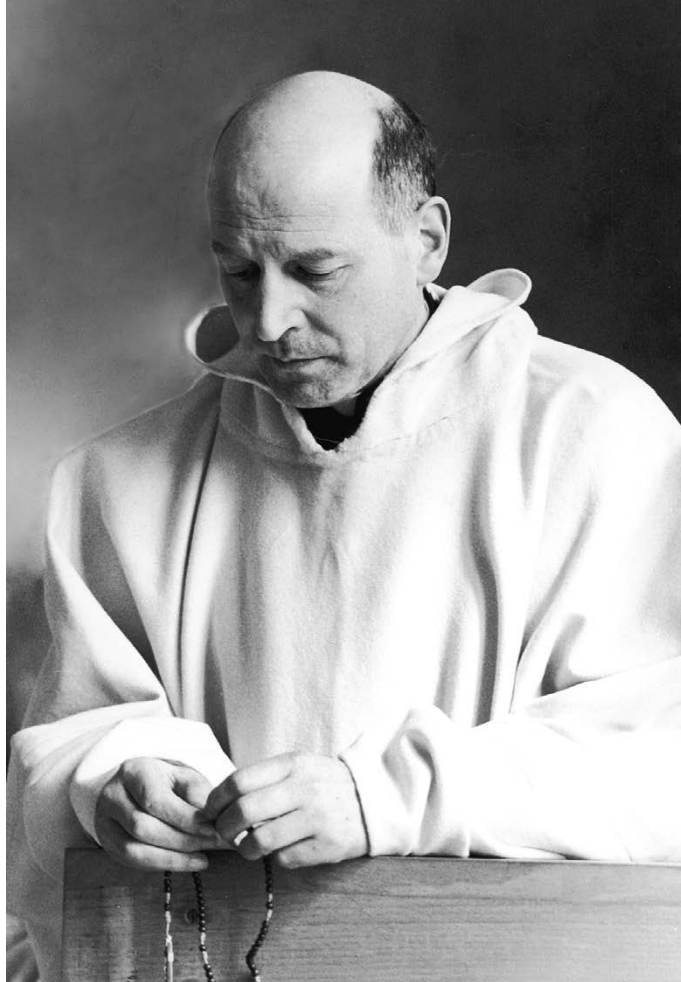
Il fut miraculeusement préservé, au milieu d'une génération de séminaristes jetés par leurs maîtres dans le progressisme naissant et le modernisme.

Cœur épris d'amour pour Jésus, « *douce Vérité première* », le jeune Georges de Nantes fut absolument réfractaire à tout venin d'erreur, jusqu'à dénoncer l'hérésie baïaniste de son professeur de théologie, M. Callon, qui enseignait les théories du Père de Lubac, en définissant la grâce comme une présence du Saint-Esprit en l'homme, nécessairement donnée à tous, tous, todos ! Actuel !

PRÊTRE ET VICTIME POUR LE RÈGNE DE JÉSUS.

Le 27 mars 1948, Georges de Nantes est ordonné prêtre, « *apôtre du Royaume* », et commence l'inlassable service de l'Église qu'il soutiendra jusqu'à son dernier souffle. Il est, selon les vœux de l'abbé Poppe, un *prêtre envahi d'amour pour Jésus, embrasé du désir de son Règne*.

Ses premières années sacerdotales furent d'études, de travail acharné et obscur à Paris, particulièrement en vue de deux thèses, de théologie et de philoso-



phie, en vue d'aboutir à une nouvelle définition de la *Personne*, par sa *relation d'origine*. Ce n'était pas là argutie philosophique, mais défense de la Chrétienté : quand il fut contraint de laisser ce travail en plan, notre Père le regretta, non par attachement à ses idées, mais parce qu'il était convaincu « qu'il y avait là une vérité, spéculative certes, mais surtout une nécessité vitale pour l'avenir du monde en raison de ses prolongements moraux et politiques. Si elle ne faisait pas sa trouée, ce serait Maritain qui deviendrait le grand mentor de la pensée ecclésiastique, et ce serait la ruine de l'Église et des nations. » (GEORGES DE NANTES, *DOCTEUR MYSTIQUE DE LA FOI CATHOLIQUE*, 2012) Hélas !

Professeur de philosophie au séminaire des Frères missionnaires des campagnes en 1948, prêtre remplaçant à Grenoble et à Vénissieux, il voit l'esprit démocratique et révolutionnaire gagner l'Église de France sous un pseudo vernis évangélique, et entre immédiatement dans la lutte, avec une sagesse, un discernement, et une force plus que naturelle, chez ce prêtre de moins de trente ans ! Le « zèle pour le Règne », pour la défense du Corps mystique du Christ est sa force et son unique préoccupation.

En 1949, il devient rédacteur de la chronique religieuse d'*ASPECTS DE LA FRANCE*. Contre les mensonges de la Résistance, pour la défense de l'Empire colonial, contre les "pacifistes" désarmeurs, pour la souveraineté de la France, contre le Ralliement à la République, la démocratie chrétienne : partout où les derniers remparts de la Chrétienté sont assaillis, pour le salut des âmes, par Amour pour son Seigneur et devoir de charité pour son prochain, ses compatriotes livrés aux mensonges étatiques et... ecclésiastiques, Georges de Nantes, sous le nom de plume d'AMICUS, monte au créneau.

En 1951, il se rend au Saint-Office, pour dénoncer le R. P. Yves Congar, "docteur du réformisme" dans son ouvrage *VRAIE ET FAUSSE RÉFORME DANS L'ÉGLISE*. Le pape François se réclame aujourd'hui du Père Congar pour mener une "vraie réforme" synodale ! sous l'inspiration de prétendus "prophètes", afin d'ouvrir l'Église au monde moderne. Notre Père fut entendu par le cardinal Ottaviani, et le funeste dominicain sanctionné... pour un temps.

Mais, de plus en plus isolé dans un clergé français où les novateurs et les progressistes tenaient le haut du pavé, notre Père fut sans cesse persécuté, rejeté, désavoué par ses supérieurs, jeté d'humiliation en abjection toujours plus vile. Il fit, dans sa fidélité à la Vérité qu'il ne pouvait trahir ! dans sa soumission à l'injustice de ses persécuteurs, et dans son application aux services les plus humbles, la preuve de son Amour pour Jésus, "Modèle unique", en vrai disciple de saint Charles de Foucauld.

Dans sa méditation, l'abbé Edward Poppe entendait Notre-Seigneur lui dire : « *J'ai soif de saints prêtres, et donc de prêtres-victimes. Avec des victimes, je n'emploie ni poids ni mesure. Je les inonde de grâces plus encore que de croix.* »

C'est ainsi qu'en juin 1950, Georges de Nantes est renvoyé du séminaire des Frères missionnaires des campagnes pour avoir fait lire au réfectoire la LETTRE SUR LE SILLON de saint Pie X, condamnant ce mouvement en 1910, à l'occasion de la mort de Marc Sangnier, son chef, père de la démocratie-chrétienne en France, et de ses obsèques solennelles à Notre-Dame de Paris.

En avril 1952, après avoir prononcé à Nantes une conférence titrée : « *Le M.R.P., fourrier du marxisme* », l'abbé de Nantes est dénoncé, et expulsé du diocèse de Paris « *sans considération ni pitié, par Mgr Feltin lui-même* ».

« *Je dus me résigner à interrompre ma collaboration à l'Action française et mes travaux de théologie, pour rentrer dans mon diocèse.* »

Ainsi racontait-il lui-même, en quelques mots, cet abandon d'un labeur si enthousiasmant, si aimé, si prometteur.

« *Mgr Caillot voulait me nommer professeur de théologie au Grand Séminaire de Grenoble, mais une cabale m'en éloigna. Après trois mois de coups fourrés, je me retrouvai sur le pavé de Paris, ne sachant plus à quel saint me vouer. Mes caisses de livres encombraient ma chambre de Marie-Thérèse et je n'avais aucune destination à leur donner ! La lecture du bréviaire, dans ses nombreux psaumes de détresse, fut cet été-là mon réconfort.* » (*Apologia pro vita sua*, CRC n° 110)

« *Ce que j'ai souffert à cause de Vous, ô Maître passionnément aimé, j'en garde le souvenir comme de mon trésor. Le reste s'est évanoui, oublié, désavoué. Mais ces croix, ces larmes, parfois ces cris et cette nuit d'angoisse au tombeau, restent vos grâces véritables et ma gloire. Je n'ai gardé de tant de jours et d'années qui bientôt feront la somme de mon service, que cette poignée de perles, de rubis, de diamants : les larmes et le sang de mon cœur, dans les persécutions.* »

(*Page mystique* n° 50, octobre 1972)

À la rentrée 1952, il est reçu au collège Saint-Martin de Pontoise comme professeur d'instruction religieuse, classe où le chahut était de règle, dans cette institution libérale. Abjection... Il y resta juste le temps de recruter ses premiers disciples, frère Gérard et moi, séduits par son rayonnement, et la lumineuse clarté des cours de philo qui, tout de même, finirent par lui échoir. Pourtant, son cœur était ailleurs, vers

la haute Montagne et la Brise légère du Carmel où il demanda son admission en 1955.

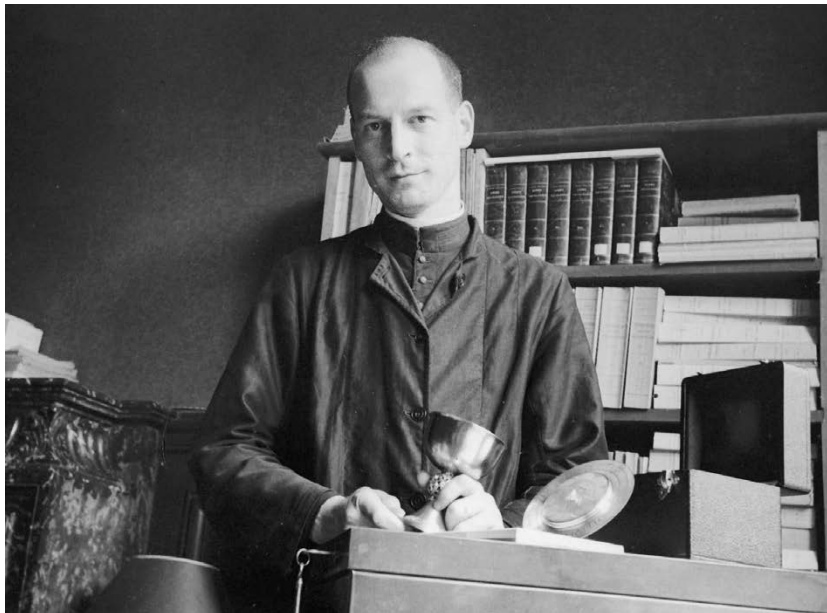
Mais le Père Tourdes, supérieur du Collège, tout en couvrant de louanges ce jeune professeur de philosophie pour la magnifique réussite de ses élèves au baccalauréat, mettait en garde le maître des novices du Carmel contre cet abbé de Nantes qui n'exhortait les élèves à la pratique religieuse que pour mieux les assujettir à sa politique d'ACTION FRANÇAISE...

En cet été 1955, ce fut encore pour notre Père *« l'ennui de ne savoir quoi faire de son sacerdoce dans une corporation cléricale de plus en plus hostile... »* (ibid.)

En octobre, il trouva refuge au collège de Normandie, comme professeur de philosophie, avec la charge de curé de la petite paroisse rurale voisine d'Anceaumeville. Au cercle grandissant des âmes qui l'aiment et le suivent, il écrit ses premières LETTRES À MES AMIS, et tandis qu'il reprend le combat dans le mensuel ACTION FRANÇAISE UNIVERSITAIRE, il écrivait à frère Gérard : *« Vois-tu, choisis toujours la voie basse, de l'humilité, du prosaïque service de Dieu. Si tu aimes Notre-Seigneur comme moi, tu détesteras la diversion, le divertissement, si élégant, si humaniste, si fin soit-il ! Tu iras doucement et puissamment à contre-courant, vers les bas-emplois, vers les exils, vers la bagarre sans gloire. Regarde ma vie... Je suis d'année en année précipité de là où je suis à une basse fosse moins honorable... Cela est bon et c'est ainsi que nous sommes de bons ouvriers du Royaume de Dieu. »* (lettre du 11 juin 1956)

SACERDOS ALTER CHRISTUS.

Après avoir été dix ans ballotté par la Divine Providence, émondé comme le sarment de la Vigne mystique, l'abbé de Nantes put enfin, en 1958, porter du fruit en abondance. Il écrivit cette année-là, sur l'instigation de son ami le Père Théry, la règle d'une fraternité de moines-missionnaires, disciples du Père de Foucauld, qui règle aujourd'hui la vie de notre communauté de Petits frères et Petites sœurs du Sacré



Le 16 juin 1955, au collège de Pontoise, les élèves ont offert à leur professeur et Père spirituel, un calice gravé de ces mots extraits d'une hymne liturgique à la louange du Précieux Sang :

TERRA, PONTUS, ASTRA, MUNDUS, QUO LAVANTUR FLUMINE...

Terre, mers, astres et monde, par quel flot êtes-vous lavés !

directeur spirituel : *« Je ne songe vraiment actuellement qu'à vivre de la mortification pour mourir réellement à moi, au monde, au démon. L'amour me soulève. Cela n'est possible à ma faiblesse que par l'excessive douceur et solitude de ma vie présente ; je peux ainsi sans cesse prier à la chapelle et travailler les choses saintes [...] »*

« Cela étant, l'avenir ? Aucune inquiétude ! On me dirait de la part de Dieu : allez là, j'irais. La vie est si peu que je l'emploierais bien à n'importe quoi pour faire plaisir à quelqu'un [...]. Ne serait-ce qu'un tout petit service de la Gloire de Dieu, voilà pour moi aussitôt un devoir sacré qui vaut cent et mille vies. »

Et en 1959, maintenant curé de Villemaur, pendant sa retraite sacerdotale, s'adressant à Notre-Seigneur, il écrivait : *« Il y a aujourd'hui un fait nouveau, dernier reproche à ma tiédeur, à mon infidélité, il y a cette ultime preuve que Votre amour déborde de toutes parts mon égoïsme : que tout mon ministère porte des fruits trop abondants. Voilà que, alors que je suis encore pécheur, vous faites comme si j'étais le saint que déjà par votre grâce je devrais être. Aussi suis-je acculé au véritable amour, fidèle et généreux, ou alors à l'hypocrisie qui un jour entraînerait tout ce petit monde dans l'abîme avec moi ! »*

Jésus répond : *« Mon fils, le dernier de mes petits frères, mais frère bien-aimé comme tu le vois par les preuves incessantes que je te donne de ma tendresse, quand tu échapperas à toi-même, quand tu immoleras ton égoïsme et te détourneras des pensées d'orgueil qui t'agitent, ton cœur s'éveillera à un triple amour, tendre et dévoué : amour de ma Croix, amour de mon Cœur, amour de mon Hostie... inséparables réalités*

Cœur. Mgr Julien Le Couëdic, évêque de Troyes, accepta ce jeune fondateur dans son diocèse, en lui confiant la charge de curé de Villemaur.

« Jésus reviendrait sur terre, sans doute se ferait-il curé de campagne. » (CRC n° 6) L'abbé de Nantes se dévoua entièrement à cette portion du troupeau de Notre-Seigneur, dont il était maintenant le pasteur ; en 1957, il avait écrit à son

qui te livreront tout le mystère de mon Incarnation et t'apprendront à être un frère universel, homme crucifié, homme donné, homme mangé. Regarde ma Croix et considère mes souffrances, écoute mon Cœur et console sa peine de ne pas être aimé, mange cette Hostie et ne me quitte plus ! »

« Ce qui est pour moi une gloire, c'est ton renoncement, tes moindres sacrifices, ta peine du silence et du vide quotidien. Quand tu pourrais sur place, quand le démon t'a sollicité et que tu as fui à l'église, là, c'est ma gloire. Quand tu as fait ta petite journée de curé, pleine de prière, de sacrifice et de petites actions de charité apostolique, là est ma gloire. »

Résolution du curé de Villemaur : *« Au fond de mon cœur, dans le petit coin béni et caché où votre Providence m'a placé, je vais imprégner mes actions, mes pensées de la douceur, de l'anéantissement de frère Charles de Jésus, et le reste, je n'y attacherai plus d'importance. »*

En même temps qu'il accomplissait son harassant ministère, distribution des sacrements, prédication, catéchisme, patronages, l'abbé de Nantes continua l'analyse et la dénonciation du mal qu'il affrontait depuis le séminaire, et qui gagnait du terrain : il commence en octobre 1959 une série de lettres intitulées : *« Le Mystère de l'Église et l'Antichrist »* pour dénoncer *« l'hérésie plus grave que les pires des temps passés »* : le progressisme.

Cette hérésie *« conduit infailliblement celui qui s'y livre à combattre de toute manière et sur tous les terrains l'Église de Jésus-Christ et finalement à renier la vraie foi pour s'enrôler dans la grande armée de l'Antichrist »* (Lettre n° 58).

« Celui qui a vu cela ne peut plus se taire ! »

« J'accuse le progressisme de nous séparer de Jésus-Christ Notre-Seigneur, et de construire entre Lui et nous un mur, d'y peindre une image grossière, laide, affligeante, qu'ils nous donnent à adorer et qu'ils nomment "le Christ". C'est ainsi que leur œuvre principale aboutit à dessécher les cœurs, à leur arracher la dévotion, et à les jeter comme des orphelins dans un monde sans âme, pour propager une doctrine sans âme et sans lumière. » (Lettre n° 77)

L'amour de Jésus en son cœur, la charité du Christ le presse ainsi de servir l'Église entière, ce qui, bientôt, sera son lourd fardeau.

En même temps, il prenait parti, par devoir de charité, pour l'Algérie française, contre le fellagha assassin et le chrétien parjure son complice ! Il dénonçait le silence de l'Église abandonnant une terre en passe de devenir une petite Chrétienté à la barbarie islamique et communiste : *« Ô Sainte Mère Église, quand vous lèverez-vous pour prendre en main la défense de vos enfants malheureux ? Quand irez-vous avec eux en prison et à la mort ? Quand les martyrs vous retrouveront-ils avec eux, auprès d'eux, compatriote et fière, au lieu de vous voir apparaître sans cesse dans la compagnie des oppresseurs ? »* (Lettre à mes amis n° 100)

Le ministère de l'abbé de Nantes porta du fruit en abondance. Vocations, conversions, retours à la pratique, firent la preuve de la fécondité de la pastorale traditionnelle, et suffisait à donner tort aux progressistes qui l'abandonnaient au profit de méthodes novatrices, soi-disant adaptées à notre monde moderne ! En 1962, à l'ouverture du Concile, "l'expérience de la tradition" était largement concluante ! et portait ses fruits de salut éternel.

L'abbé de Nantes se dévoua à la perfection à sa paroisse de Villemaur, son petit canton du Corps mystique, pour que Jésus y règne : il fut très aimé, davantage connu et suivi. Quand, en 1963, Mgr Le Couëdic infligea la *suspens ab officio* à ce prêtre qui osait dénoncer en chaire la trahison du général de Gaulle, l'abbé de Nantes, chassé de sa paroisse, en s'attelant par devoir de charité à la lutte contre la révolution ecclésiastique, eut pour l'Église universelle le même dévouement, comme l'avait bien compris l'un de ses meilleurs paroissiens, Max Broquet disant à ceux qui s'affligeaient de son départ : *« Sa mission concernait l'Église tout entière. »*

Un Concile venait de commencer où déjà, les progressistes voulaient à tout prix réformer, déformer ! l'Église de Jésus-Christ.

« Je voyais souffrir le Corps mystique de l'Homme-Dieu. »

« Tu es prêtre pour l'éternité. Le sacerdoce comme le baptême m'ont marqué de leur caractère indélébile. »

« Le baptême m'a fait ce que je suis, enfant d'Église. »

« L'ordination plus tard m'a consacré homme d'Église, attaché à elle, préoccupé de l'instruire, de la nourrir, de la vêtir, de la délivrer de ses oppresseurs, de lui remettre ses fautes et de lui rappeler ses gloires, ses trésors de sagesse, de sainteté, et tout son merveilleux avenir dont répond son prestigieux passé. »

« Je l'aime comme un homme aime sa propre femme et mon cœur est pris, épris. »

« Je dois l'avouer, c'est vous, ô Christ, qui l'aimez ainsi en moi votre misérable instrument, votre serviteur inutile, indigne d'être appelé votre frère. »

(Page mystique n° 54)

LA GRANDE AFFAIRE DE SA VIE (1963-1993)

« Ô Verbe fait chair, divin Époux de l'Église, je ne sais qui de vous deux j'aime le plus, mais qu'importe, puisque vous ne faites qu'un ! C'est elle qui m'a appris, enfant, votre Nom délicieux et vos mystères, mais plus tard c'est par vous que j'ai connu son Esprit et son cœur. Elle est née de votre flanc ouvert, cette nouvelle Ève, comme l'invention de votre amour. Mais à travers les siècles son dévouement, sa fidélité, sa tendresse ont répondu éloquentement aux vôtres [...]. »

« Le malheur est venu. D'abord cachée, la maladie que nous craignons s'est emparée de ce corps, inexorablement. Voilà dix ans que nos craintes augmentent avec notre affliction. D'abord sa beauté en reçut un éclat pathétique et l'énergie qu'elle montrait nous la faisait admirer davantage. Mais l'épreuve est devenue trop lourde. Son corps marbré de taches sombres, ses membres déformés la rendaient pitoyable. Bientôt la peau tendue à l'extrême se fendit. De grands jets de pus, de sang et de chair l'inondaient, d'une effroyable odeur. Nous la soignons de notre mieux, avec les mêmes gestes que nous lui avons vu faire autrefois pour nous, et nos larmes se mêlent à son sang. » (Page mystique n° 12, juin 1969)

L'OPPOSANT.

À partir du 16 septembre 1963, de la maison Saint-Joseph, notre Père providentiellement “libéré” de son lourd ministère paroissial auquel il était si attaché, s'élança dans un gigantesque combat. Il suivit attentivement les débats conciliaires et avec sa plume, dans les *LETTRES À MES AMIS* dont le tirage ne cessa d'augmenter, il dénonça les agissements de l'aile progressiste qui occupait les postes clés du Synode, soutint de toutes ses forces les Pères traditionalistes pour tenter de contrer la déferlante révolutionnaire qui menaçait l'Église « dans ses dogmes et ses structures ».

Les Pères conciliaires voulaient adapter, ouvrir l'Église au monde... pourtant lui-même sous la domination de Satan. Tel fut le but, l'intention première des textes votés, ratifiés par ces deux mille évêques réunis dans la basilique Saint-Pierre !

Pour accomplir ce dessein, les Pères conciliaires élaborèrent un texte intentionnellement équivoque, titré *DEI VERBUM*, « Parole de Dieu », en gauchissant la doctrine catholique de la Révélation divine, dans le but de s'affranchir du dogme immuable de la foi au nom de L'ÉCRITURE et de “L'EXPÉRIENCE VITALE” des chrétiens actuels. C'est par ce texte que le Concile a justifié sa décision de ne pas exercer son autorité suprême et infaillible en matière dogmatique et morale, s'attribuant en revanche un pouvoir prophétique de Réforme évangélique, à l'égal de celui du collège fondateur des Apôtres, comme s'il jouissait des mêmes privilèges dont celui-ci bénéficiait seul

pour établir l'Église. Il s'est dit “pastoral”, non pas pour se faire moindre que les conciles dogmatiques antérieurs, mais au contraire pour paraître plus qu'eux tous réunis. Les premiers mots de la Constitution *DEI VERBUM* montrent sur quoi se fonde cette prétention : les Pères affirment être en contact direct, immédiat, inspiré, avec la Parole même de Dieu pour fonder librement une Église “réformée”. Ce faisant, l'Église dite conciliaire reniait l'Autorité de son Fondateur et de son Chef, Notre-Seigneur Jésus-Christ, et ainsi elle se fermait à toute inspiration du Saint-Esprit, jusqu'à mépriser outrageusement la Très Sainte Vierge.

Ainsi affranchis de la Révélation et de la Tradition, les Pères conciliaires, de session en session, purent mener à leur guise et selon leur caprice des réformes jusqu'à élever en principe absolu par la déclaration *DIGNITATIS HUMANÆ*, l'affirmation d'un droit strict et universel de l'homme et de toute communauté humaine à la liberté religieuse dans le domaine des activités civiles et sociales. « Que nul ne soit empêché, que nul ne soit obligé. » Les auteurs de cette Déclaration ne purent l'asseoir sur aucune doctrine ni la fonder sur l'Écriture sainte et encore moins sur la Tradition, étant parfaitement contraire à l'une et à l'autre. En fait le fondement “scripturaire” de cette Déclaration existe bien et il n'est autre que la Déclaration universelle des droits de l'homme ! Voilà la vérité : celle d'un acte pratique d'apostasie !

Mais au cœur des Actes du Concile, la réforme de l'Église elle-même, avec *LUMEN GENTIUM*, définit le service qu'elle doit désormais rendre au Monde dans son progrès profane. Non plus seulement préoccupée du salut des âmes, l'Église est censée diffuser « une force de générosité, de liberté, de fraternité qui aidera les hommes à la transformation du monde ». Présentée comme “Peuple de Dieu” « donné tout vivant, tout illuminé, sanctifié, rassemblé avant qu'intervienne le moins du monde la hiérarchie, par l'action directe, invisible, gratuite, inattendue, illuminée de... l'Esprit-Saint ! » l'Église se voit soumise au nouveau principe de la collégialité, principe révolutionnaire diluant toute forme d'autorité par sa dépersonnalisation dans un sens collectiviste et parlementaire. De cette collégialité devait résulter un délitement du pouvoir de chaque évêque noyé au sein d'un Synode, mais bien plus et surtout au sein des conférences épiscopales. Ce nouvel échelon hiérarchique, créé de toutes pièces sans le moindre fondement traditionnel, devait rapidement prendre le pas sur l'autorité personnelle et responsable, sur laquelle Jésus-Christ avait fondé son Église universelle, “catholique”, et la morceler en Églises nationales.

Tandis que les *laïcs*, constitués “peuple de dieux”, devaient connaître une irrésistible “promotion”. Considérés d'emblée par le Concile, du seul fait de leur baptême, comme “prophètes, prêtres et rois”, ils se voyaient ainsi conférer une dignité outrée qui les

égalait en autorité et en pouvoir à celle des prêtres pourtant revêtus du sacrement de l'Ordre ! Et, de droit, cette dignité leur conférerait une mission tout à fait nouvelle et gigantesque : « Non seulement ils doivent remplir dans l'Église des ministères propres, où soit mise à profit leur "sécularité", mais encore ils doivent, dans le monde, "bien construire l'ordre temporel et l'orienter vers Dieu par le Christ" ».

Or, le pire, dans cette perspective, fut le sort réservé à la Très Sainte Vierge pour laquelle le Concile, non seulement fit obstacle à une constitution qui lui serait entièrement consacrée mais osa même la reléguer au dernier chapitre de *LUMEN GENTIUM* pour bien signifier à Elle et à ses enfants son rôle "*subordonné*" ! Le dogme de Marie Médiatrice de toutes grâces lui fut refusé, comme « *inopportun et même funeste (damnosa)* », disait déjà en 1962 le cardinal Montini, futur Paul VI. La thèse des "minimalistes" avait donc triomphé, imposant une "manière nouvelle" de rendre un culte à la Vierge : plus question de proclamer ses privilèges, mais seulement son "service" du peuple de dieux ! Ses prérogatives étant bafouées, ses demandes révélées à Fatima furent étouffées.

S'adressant à la Sainte Vierge, notre Père écrivait le bilan de ces ingratitude : « *Vous êtes bien un signe de contradiction, vous êtes l'occasion d'une révélation des cœurs. En vertu d'une disposition providentielle qui n'est ni à démontrer ni à justifier, vous avez été établie gardienne, ou mieux, Sauvegarde de l'Église et des chrétiens. Certaines gens peuvent trouver que vous prenez maintenant trop d'importance, c'est la preuve que votre mystère et notre dévotion font obstacle à leurs inventions et leurs projets. S'ils étaient satisfaits, contents, rassasiés dans l'Église, ils se réjouiraient pleinement de votre gloire [...]. Votre secret enfin révélé est celui d'une Créature oublieuse d'elle-même et gardée pour Dieu seul, que Dieu a magnifiquement exaltée.* » (LETTRE À MES AMIS n° 179 du 15 août 1964)

Sur le moment même de leur discussion, notre Père s'éleva de toutes ses forces contre ces textes avec intelligence et clairvoyance pour en cerner tout le venin et déterminer les désastreuses conséquences que l'Église connaîtrait inmanquablement. Ses efforts n'empêchèrent pas l'adoption et la promulgation des seize textes du concile Vatican II par le pape Paul VI. Celui-ci, fort de sa victoire, eut l'audace de proclamer le 7 décembre 1965, en présence de tous les Pères conciliaires, ces paroles révélatrices de leur apostasie consentie en termes blasphématoires : « *Nous, plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme !* »

LE COMBAT DU FILS CONTRE SON PÈRE.

Le 6 janvier 1967, dans sa LETTRE À MES AMIS n° 240, notre Père était déjà en mesure de dresser le « bilan d'une année folle » pour l'Église avec une effroyable dissolution des mœurs du fait d'un relâche-

ment des lois de la morale naturelle et évangélique à l'initiative des pasteurs eux-mêmes, une inquiétante altération du dogme de la foi et un dépérissement calculé de l'autorité et des responsabilités personnelles au sein même de l'Église.

Mais « arrivé à ce point de ma Lettre, au soir du 6 janvier, écrit soudainement notre Père, pour la première fois depuis dix ans la plume m'est tombée des mains. J'allais étaler, à la suite de ce bilan catastrophique, toutes les pièces du dossier qui l'appuient. Elles prouvent la réalité de la décadence, elles démontrent jour après jour, depuis la clôture du Concile, le caractère global du mouvement qui emporte l'Église » et qui impose cette conclusion : « Il existe un accord, une collusion fondamentale, entre l'autorité responsable supérieure et les exécuteurs subalternes de la réforme, pour la "création d'une Église nouvelle au service du monde entier" », c'est-à-dire hors frontières de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Et "*l'autorité responsable supérieure*", au sein de l'Église, n'est autre que le Pape lui-même, en l'occurrence Paul VI. Notre Père prend alors la décision de dénoncer la réforme du concile Vatican II comme une seconde Réforme après la première : celle de Luther, quatre cent cinquante ans auparavant, 1517 ! « pour encourager tous les hommes de bien à mener la Contre-Réforme du vingtième siècle » (*ibid.*, p. 8).

IL IMPOSE À CE COMBAT DEUX RÈGLES ABSOLUES : d'abord celle de ne jamais se déclarer lui et les amis qui voudront continuer à le suivre ou le rejoindre, l'Église à eux seuls, « répudiant cette Église réformée postconciliaire comme schismatique et hérétique », et en même temps, seconde règle, celle de combattre, « dans le Corps de l'Église, société visible où les hommes faillibles gardent leur pouvoir d'errer et de susciter ce schisme latent, de répandre cette hérésie parasite, cette irrecevable nouveauté qui en altère la divine pureté et en occulte la vraie vie » (*ibid.*, p. 5-6).

Le premier acte de ce combat consista à s'adresser au Souverain Pontife comme pasteur suprême de l'Église, ce que notre Père fit le 11 octobre 1967 par une LETTRE À SA SAINTETÉ LE PAPE PAUL VI dénonçant dès les premiers mots "*L'orgueil des réformateurs*". Ce fut l'exposé clair et exhaustif du projet d'une certaine réforme de l'Église, idée centrale tout à la fois du concile Vatican II et du pontificat de Paul VI qui prétendent refondre les institutions de l'Église et bouleverser ses traditions au gré des conceptions et des désirs des hommes d'Église ou du monde actuel.

Notre Père professait ainsi sa foi en l'Église. Et en attendant son relèvement de cet appel à son magistère suprême, il avertissait solennellement le Pape qu'il se gardera, comme du plus grand des péchés, de cette réforme « *satanique dans son essence, impie dans ses manifestations et ses lois [...]. Nous discernons de notre*

mieux, selon le critère infaillible de la Tradition, ce qui procède de votre magistère coutumier et catholique pour nous y soumettre, et ce qui vient de cette autorité détournée, usurpée pour la Réforme de l'Église, que nous tiendrons toujours pour nul et non avenue. » (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 2, novembre 1967, p. 12)

C'était déjà, entre les lignes, poser la question dramatique de la fidélité du Pape à la foi catholique et celle du droit que détiennent les fidèles et, à plus forte raison les évêques, d'accuser le Pape d'hérésie ou de schisme pour l'enjoindre à rétracter son erreur ou bien à réitérer, mais en la forme solennelle et infaillible, son enseignement contesté. Et s'il s'abstient de répondre à l'accusation ? Le refus réitéré du Pape constituerait une démission et le jugement de déposition serait la conclusion canonique de ce constat du retrait du Pape. Telle est la doctrine de notre Père de "l'appel du Pape au Pape", permettant au Souverain Pontife de n'être jugé par quiconque hormis par lui-même au nom de son pouvoir d'enseignement solennel et infaillible.

Or, il ne se présenta personne dans l'Église pour exercer une telle remontrance à l'encontre du pape Paul VI. Notre Père qui, au lendemain du Concile, se retrouva seul pour mener le combat de contre-réforme, devra seul, comme simple prêtre, porter cette croix à vrai dire écrasante : faire procès au Pape pour l'engager à exercer les pouvoirs infaillibles qu'il détient de Jésus-Christ lui-même pour ramener la paix et l'unité dans la foi catholique. Ce procès inouï débuta le 16 juillet 1966.

DE L'APPEL DU PAPE AU PAPE.

De retour de Rome en décembre 1965, Mgr Le Couëdic exigea de notre Père qu'il cessât la publication de ses *LETTRES À MES AMIS*, c'est-à-dire qu'il taise à jamais ses critiques des Actes du concile Vatican II. Notre Père lui proposa de réclamer en Cour de Rome, du magistère souverain, un jugement doctrinal sur tous ses écrits passés, quitte à suspendre... mais provisoirement... ses critiques et à soumettre ses écrits futurs, préalablement à leur publication, à sa censure. Telles furent les circonstances providentielles d'un examen doctrinal de ses écrits, qui contraignirent notre Père à poser le premier acte d'un procès qui devait conduire jusqu'à la personne du pape Paul VI.

Le 16 juillet 1966, l'abbé de Nantes transmettait officiellement à la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi les deux cent vingt *LETTRES À MES AMIS* écrites entre 1956 et 1966, donc avant, pendant et après le Concile, et ordonnées selon un sommaire chronologique détaillé et précis. Elles constituaient la matière de l'examen doctrinal et autant de pièces à charge contre les Pères du Concile et le pape Paul VI.

Bien plus, notre Père requérait de la Sacrée

Congrégation pour la doctrine de la foi, au nom de l'Église de Rome, Mère et Maîtresse de toutes les Églises, au nom du Pape, qu'elle opère avec puissance et décision une œuvre de discernement « dans les divers Esprits qui se disputent l'héritage béni du Sauveur », qu'elle tranche entre, d'un côté, un Esprit, au service duquel l'assemblée conciliaire s'est placée, qui inspire et illumine chaque conscience, qui opère une mystérieuse convergence d'idées et d'engagements, en face et au-delà de l'Institution ecclésiastique, pour parvenir à une réconciliation générale de tous les hommes, dépassant leurs divergences d'opinions, de religions et d'intérêts, mais qui insuffle le mépris et la haine de tout ce qui a été et qui demeure encore aujourd'hui l'Église catholique romaine ; et, de l'autre, l'Esprit-Saint dont la mission « est une mission de tradition [...] qui inspire la pénitence, la conversion, l'instruction religieuse et la sanctification des fidèles », qui ne saurait s'émanciper de Jésus-Christ ni se détacher de l'Église, au contraire, qui « insuffle à tous les hommes, mais plus particulièrement aux fidèles, et plus encore aux pasteurs du troupeau, l'estime, le respect et l'amour de tout ce qui est catholique, la défiance, le mépris et la haine des erreurs et des désordres qui lui sont ennemis ».

Et notre Père de souligner avec lucidité, toujours à propos de ce mystérieux Esprit qui a enflammé le cœur des Pères du Concile : « Il insuffle le mépris et la haine de tout ce qu'a été et demeure encore aujourd'hui l'Église catholique romaine. Il rend à ses adeptes insupportable et même imprononçable toute condamnation ou même toute critique des ennemis de l'Église et de leurs erreurs. Il a en particulière horreur un document, *LE SYLLABUS*, un pape, saint Pie X, un événement céleste, Fatima. »

Notre Père avait donc parfaitement défini l'objet du litige et imposait au Saint-Office cette redoutable alternative d'avoir à trancher... entre lui et le Pape, au travers de l'examen doctrinal de ses écrits, ce que comprit fort bien Mgr Le Couëdic. Aussi, infligea-t-il au requérant, le 25 août 1966, une suspense *a divinis*, lui reprochant d'adresser au cardinal Ottaviani un document qu'il prétendait injurieux pour son auguste destinataire, et de l'avoir par surcroît rendu public.

Cette sanction canonique fut rendue à vie, car notre Père s'abstiendra de faire appel. Au moment où il contestait publiquement l'orthodoxie de la Réforme de l'Église, il lui semblait bon de témoigner une exacte soumission aux décisions disciplinaires de la hiérarchie, même arbitraires, dès lors qu'elles ne visaient que sa personne. Il importait, en effet, aux yeux de notre Père, de ne pas se détourner de l'action essentielle et sacrée qu'il engageait pour le triomphe de la sainte foi, pour la simple défense de son honneur et de ses droits personnels.

Cette sanction canonique fut rendue à vie, car si notre Père en accepta les conséquences canoniques qui ne concernaient que sa personne, il refusera toujours d'obtempérer au chantage qui lui était fait à l'intime de sa conscience : celui de recouvrer ses légitimes droits de prêtre en échange de son silence à l'égard de ceux qui portaient la main sur l'Église pour la réformer et la soumettre à leurs caprices. Ce silence complice auquel ses supérieurs tentèrent de le réduire, de toute sa vie notre Père ne s'y soumettra jamais en imitation de Jésus, notre Modèle unique :

« Faisons comme lui ! Imitons cette intransigeance divine, dès lors qu'il est question de notre foi, de notre espérance chrétienne, de la charité envers nos frères. Mais imitons aussi cette humaine soumission dès que nos intérêts, notre honneur, notre vie sont seuls en jeu. Sans une plainte, sans un cri, le même Jésus qui, hier encore, tenait tête à tous ses ennemis, accepte l'injuste condamnation, les avanies de la Croix. Ce martyr est le sceau d'une bonne conduite. Je crains les désobéissances les mieux fondées quand elles conduisent aux honneurs et aux richesses. Mais celles qui mènent aux persécutions et aux prisons, à la honte, à la misère, laissent bien voir que leur seul principe est l'amour de Dieu et du prochain, ressort inviolable et sacré de la sainteté héroïque, et non point le caprice ou l'ambition de l'honneur. Ceux qui osent dire qu'ils ont pour nous de la haine parce que nous refusons de nous soumettre, qu'ils voient du moins avec quelle soumission nous portons le fardeau de leur haine. Peut-être comprendront-ils alors que notre insoumission à leurs volontés ne vient pas de notre orgueil, mais de Dieu ! » (*LETTRE À MES AMIS* n° 169 du 11 avril 1964)

La Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi récompensa la sagesse surnaturelle de notre Père en recevant et en instruisant minutieusement sa requête. À l'issue de débats houleux et serrés qui se déroulèrent en avril 1968, à Rome où il fut convoqué, les trois consultants désignés par le Dicastère romain ne purent mettre en défaut l'abbé de Nantes sur aucune erreur doctrinale. Ils en furent même réduits à de lamentables supplications lorsque les discussions vinrent sur le concile Vatican II et les enseignements subséquents de Paul VI : « *Oui, le MASDU existe, mais pas dans le Concile, pas dans les actes du Pape, n'ayez pas peur... Prenez-vous-en à Cardonnel, on ne vous dira rien, mais pas au Pape... À la longue, on arrivera à résorber les aberrations, les désordres postconciliaires, mais ayez confiance, le Concile est l'œuvre du Saint-Esprit... Non, le Pape n'est pas hérétique, il ne peut l'être... Non, il n'y a pas d'hérésie dans le Concile, il ne peut pas y en avoir... Au lieu de les critiquer, vous devriez avec tout votre talent et votre influence montrer qu'ils n'ont pas dit, qu'ils n'ont pas voulu ce qu'on leur fait dire et vouloir...* »

Un an plus tard, l'affaire tournait court. Après une nouvelle tentative de chantage à l'excommunication, la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi publiait par voie de presse le 10 août 1969 une Notification par laquelle elle stigmatisait une prétendue révolte de notre Père contre le magistère de la hiérarchie catholique et en concluait qu'en agissant ainsi « *M. l'Abbé de Nantes "disqualifie" l'ensemble de ses écrits et de ses activités, par lesquels il prétend servir l'Église tout en donnant l'exemple de la révolte contre l'épiscopat de son pays et contre le Pontife romain lui-même.* »

Mais de jugement doctrinal ? Aucun. D'erreur doctrinale ? Encore moins. Et de sanction canonique à l'encontre d'un prêtre qui s'oppose au Concile et qui va jusqu'à accuser d'hérésie le pape Paul VI ? Pas la moindre trace. L'abbé de Nantes était ainsi diffamé, mais pas condamné. C'était implicitement, mais nécessairement reconnaître que l'auteur des écrits qui ont fait l'objet de l'étude minutieuse de la part des consultants du Saint-Office est dans la vérité, tandis que celui que ces mêmes écrits critiquent est dans l'erreur. Dès lors se posait, par l'aveu d'impuissance de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi, la question de la mise en accusation personnelle et directe du Pape en vue de son jugement. Mais l'abbé de Nantes ne voulut rien précipiter, rien entreprendre sans avoir la certitude qu'une telle initiative correspond bien à la volonté de Notre-Seigneur, chef de son Église.

Or durant les années qui suivirent, au cours desquelles notre Père engagea un combat sur un nouveau front, celui de dissuader les fidèles exaspérés par cette réforme de l'Église de « quitter le navire », afin de les maintenir dans la voie étroite, mais sûre, de la fidélité catholique, le cœur du Pape ne changea pas. Dieu ne lui ôta pas sa charge pour la confier à un autre qui en soit plus digne. Et notre Père de faire le constat, en janvier 1973, d'une véritable autodémolition de l'Église : « Les catéchismes corrompent partout les âmes pures des enfants et corrodent la foi des prêtres eux-mêmes. Le Saint-Sacrifice de la messe est l'objet de sacrilèges innombrables auxquels portent toutes les directives romaines. C'en est au point que la Présence réelle du Corps et du Sang du Christ dans ce sacrement est méprisée. L'obsession sexuelle qui dévore le clergé et les religieux envahit leurs collèges et abandonne la société chrétienne aux aberrations les plus redoutables pour l'avenir de la religion et de la civilisation. La politique a envahi le sanctuaire, séditeuse contre les derniers États catholiques, socialisante chez nous, servile vis-à-vis du Pouvoir dans les pays de l'Est. La célébration de la Paix à l'instar d'une divinité, est une trahison du monde libre sous la menace d'invasion qui pèse sur lui. » (CRC n° 64, janvier 1973, p. 1)

Plus que jamais, le « Règne » de Jésus est étouffé, jusque dans le clergé, comme déjà s'en lamentait l'abbé Poppe.

Notre Père s'étonne de ne voir personne, parmi ceux qu'il présume remplis de sagesse et de science, de vertus et de sainteté dans l'Église, se lever avant lui. Il en conclut qu'il faut accepter maintenant de faire avec l'aide de Dieu ce que Dieu n'a pas voulu faire sans nous : « Il faut tenter l'ultime démarche qui est de notre ressort, de notre devoir. Il faut aller à Rome faire remontrance au Pape en personne de l'hérésie, du schisme, du scandale dont il est, lui, l'auteur premier et responsable. » (*ibid.*) Ce que notre Père fit une fois, deux fois, trois fois, sous les pontificats de Paul VI et de Jean-Paul II afin d'obtenir un arrêt infaillible, souverain et libérateur pour l'Église, et pour supplier le Souverain Pontife de se soumettre enfin à la Volonté de Dieu révélée par sa Sainte Mère à Fatima : l'instauration *dans le monde*, par l'Église Universelle, *de la dévotion au Cœur Immaculé de Marie*.

PREMIER LIVRE D'ACCUSATION

Après avoir sollicité une audience puis annoncé sa venue à Rome, l'abbé de Nantes se présenta le mardi 10 avril 1973 à la Porte de bronze de la Maison pontificale, accompagné de frères de sa communauté et d'environ soixante amis du mouvement de la Contre-Réforme catholique pour remettre au Saint-Père un livre, un mémoire de cent deux pages et qui, au fur et à mesure de sa rédaction, développe une série d'accusations, logique, implacable, révélant tous les éléments et les connexions d'un système « qui se présente comme la plus dangereuse et la plus subtile des machines de guerre qui ait jamais été introduite dans l'Église pour sa ruine ».

L'AUTORITÉ DIVINE DE L'ÉGLISE SABRÉE.

Le pape Paul VI est accusé de poursuivre, en guise de programme pontifical, la chimère de la construction d'un monde nouveau dans lequel la religion serait cantonnée à un simple rôle d'animation spirituelle. Et pour y parvenir il a « sabré » l'autorité divine de l'Église et a proclamé « *le culte de l'homme* ». Paul VI a imposé de force à l'Église la liberté religieuse, pourtant condamnée définitivement, donc en rupture avec le Magistère de ses prédécesseurs et, cela fait, il s'est abstenu d'exercer son pouvoir législatif, judiciaire et coercitif. Il voulait « être aimé » plus qu'obéi, séduire plus que commander, en méconnaissance des droits et des volontés de Jésus-Christ dont il était le Vicaire. Et ce fut sous son pontificat le foisonnement de toutes sortes d'erreurs et de scandales consternants auxquels il ne voulut pas porter remède et dont il fut le complice consentant. Deux exemples sont particulièrement éloquents.

1. Tout d'abord, la scandaleuse affaire du catéchisme hollandais que le pape Paul VI savait être hérétique comme en témoigne la précision des articles du Credo qu'il publia en 1968. Pourtant il ne fit rien pour empêcher la diffusion mondiale de ce prétendu catéchisme et par la faute du Souverain Pontife l'enseignement de la foi a été irrémédiablement corrompu dans toute l'Église.

2. Autre scandale : l'abandon de leur vocation par des milliers de prêtres et de religieux après que le Souverain Pontife eut créé une commission *ad hoc* le 2 février 1964 et fait savoir qu'il annulerait les vœux de tous ceux qui lui en feraient la demande. En acceptant de délier de leurs vœux dans le bureau de l'officialité diocésaine pour qu'ils puissent se marier le lendemain devant Dieu à l'église avec sa bénédiction d'Époux répudié, mais content, en instaurant ainsi dans le mariage mystique le divorce par consentement mutuel, en imposant à Dieu de s'effacer au profit de l'amour d'une créature, Paul VI s'est fait le plus grand tentateur de ses prêtres... et le puissant complice de la chair... alors que les devoirs de sa charité lui imposaient de dire non, de faire de la peine, de contrarier, de prêcher le renoncement, d'imposer la chasteté.

« La ruine de la morale vient dans l'Église, comme à toutes les époques de décadence, du mariage des prêtres. Mais pour la première fois dans l'histoire, ce fut du consentement, de la complicité, et de la coopération du Vicaire du Christ. »

Les scandales de mœurs qui se font jour actuellement au sein même du clergé permettent de mesurer l'étendue des conséquences de ce dévoiement dramatique du célibat des prêtres. La responsabilité personnelle de Paul VI est considérable.

À cette accusation, de laisser toutes les erreurs profaner l'Église de Jésus-Christ, notre Père ajoutait celle d'une révolte contre cette même Église, en calomniant son passé, en enseignant le mépris de tout son patrimoine. La réforme liturgique de la messe en a été une dramatique illustration. Paul VI a abusivement invoqué le Concile et l'obéissance qui lui était due pour l'imposer, en réalité, de sa seule autorité. Cette réforme s'est révélée l'instrument premier de l'altération du Magistère de l'Église en particulier par le chamboulement dans le rituel des sacrements et la remise en cause du Sacrifice propitiatoire de la messe.

L'encyclique *ECCLESIAM SUAM*, du 6 août 1964, fut présentée par son auteur comme une encyclique qui « ne veut pas revêtir un caractère solennel et proprement doctrinal ni proposer des enseignements déterminés d'ordre moral ou social ». Paul VI instaura ainsi une nouvelle relation au sein de l'Église et avec le monde. Celle-ci ne veut plus délivrer un enseignement d'autorité, mais elle doit se faire « conversation » et

promouvoir en toute occasion le dialogue. « *Cet art de communication spirituelle [...] n'est pas de commandement et ne procède pas de façon impérieuse.* » Mais prétendant à l'illumination du Saint-Esprit, Paul VI ne conféra pas moins à son magistère personnel novateur, inconnu jusqu'alors de ceux qui l'ont précédé sur le trône de saint Pierre, « une infaillibilité *extra canonique*, d'inspiration prétendue divine, absolument illégitime, mais d'un tout autre ordre qu'autoritaire : c'était comme une séduction et une communication d'amour dénuées de toute autre force d'obligation ».

Paul VI effaça ainsi le Magistère traditionnel pour que l'Église se fasse accepter comme la servante du monde, pourtant sous la domination de Satan, où tous les hommes, au fond, seraient bons et auraient vocation à s'unir, car tous prétendument animés d'un désir sincère d'amitié, de paix et de justice, pour lui apporter un "supplément" de foi et d'amour. « Et cela sans offenser en quoi que ce soit la juste laïcité de la cité terrestre, simplement par une osmose silencieuse d'exemple et de vertu spirituelle. »

C'était en réalité de la part de Paul VI une trahison de la charge que lui avait confiée le Christ et qui lui imposait, non pas de renforcer, mais de maudire comme une construction qui défie le Seigneur, cette cité nouvelle, idéale et laïque.

Ce Magistère effacé a eu pour corollaire la dévaluation des dogmes, des commandements de Dieu considérés comme des obstacles à la fraternité universelle, et celle des sacrements devenus inutiles sur le chantier du monde à construire. Et ce fut en définitive l'anéantissement de toute notre religion appelée à fra-

terniser avec toutes les autres dans l'œuvre temporelle qui leur est une nouvelle et commune raison d'être, et l'effondrement de l'institution de l'Église catholique, les chrétiens étant requis de renier leur singularité et d'achever, sans le savoir, dans l'apostasie, le chemin ouvert par le Pape lui-même au nom d'un humanisme chrétien devenu athée.

La religion catholique est ainsi devenue, sous l'action même du pape Paul VI, une opinion parmi d'autres, au moins pratiquement, et a cessé de régir en fait l'univers des hommes.

« Son objectivité s'estompé. Enfer, Ciel ? Grâce de Dieu ou malédiction ? Piété, impiété ? Tout cela perd de sa consistance, fait remarquer l'abbé de Nantes s'adressant au Saint-Père [...]. Ce qui grandit alors, c'est l'orgueil de l'homme, appelé par Vous dans le dialogue à se faire juge des choses divines. L'univers chrétien a basculé, du jour où le dialogue a été proclamé par Vous la seule méthode légitime de l'apostolat nouveau : au lieu que Dieu juge l'homme, c'est l'homme qui est appelé à juger Dieu. »

LE CULTE DE L'HOMME.

Le ressort intime de l'enseignement de Paul VI fut un amour immodéré, étrange, de tout homme, quel qu'il soit, un amour qui adore son objet, qui s'affranchit de la Vérité, de la Loi : « *Amour, amour pour tous les hommes d'aujourd'hui, quels qu'ils soient, où qu'ils soient, amour pour tous.* » (discours du 14 septembre 1965)

Cet amour inconditionné parce qu'il n'est plus ni dépendant de l'amour de Dieu ni réglé par Lui, mène à l'idéalisation, à l'idolâtrie de son objet et conduit le Pape à une foi en l'homme la plus extravagante : « *Nous avons confiance en l'homme, nous croyons en ce fond de bonté qui est en chaque cœur, nous connaissons les motifs de justice, de vérité, de renouveau, de progrès, de fraternité qui sont à l'origine de tant de belles initiatives et jusque tant de contestations et, malheureusement, parfois de violences. À vous, non pas de le flatter, mais de lui faire prendre conscience de ce qu'il vaut, de ce qu'il peut.* » (Déclaration du 2 décembre 1970 à Sidney)



Le 10 avril 1973, place Saint-Pierre, à Rome, l'abbé de Nantes, entouré d'un groupe de représentants de la *Ligue de Contre-Réforme catholique*, présente aux journalistes l'intitulé de son premier *LIBELLE D'ACCUSATION* : « *À notre Saint-Père le pape Paul VI... plainte pour hérésie, schisme et scandale...* »

Cette "foi en l'homme" n'est autre que le « *culte de l'homme* » que le Saint-Père osa proclamer ouvertement devant toute l'assemblée conciliaire, le 7 décembre 1965, au cours d'un discours

« dont il est certain qu'il n'y en a jamais eu de tel dans les annales de l'Église et qu'il n'y en aura jamais » :

« L'Église du Concile, il est vrai, s'est beaucoup occupée de l'homme, de l'homme tel qu'en réalité il se présente à notre époque, l'homme vivant, l'homme tout entier occupé de soi, l'homme qui se fait non seulement le centre de tout ce qui l'intéresse, mais qui ose se prétendre le principe et la raison dernière de toute réalité. L'humanisme laïque et profane enfin est apparu dans sa terrible stature et a, en un sens, défié le Concile. La religion du Dieu qui s'est fait homme s'est rencontrée avec la religion (car c'en est une) de l'homme qui se fait Dieu. »

« Qu'est-il arrivé ? Un choc, une lutte, un anathème ? Cela pouvait arriver ; mais cela n'a pas eu lieu. La vieille histoire du Samaritain a été le modèle de la spiritualité du Concile. Une sympathie sans bornes l'a envahi tout entier. La découverte des besoins humains – et ils sont d'autant plus grands que le fils de la terre (sic !) se fait plus grand – a absorbé l'attention de ce synode. »

« Reconnaissez-lui au moins ce mérite, vous, humanistes modernes, qui renoncez à la transcendance des choses suprêmes, et sachez reconnaître notre nouvel humanisme : nous aussi, nous plus que quiconque, nous avons le culte de l'homme. »

« On mesure ici le glissement forcé de votre hétéropraxie à l'hétérodoxie pleine et entière, commente notre Père s'adressant à Paul VI, je ne dis même plus de l'hérésie, mais de l'apostasie. Dans votre bonté apostolique ! à l'encontre des conseils de prudence et des enseignements infaillibles de tous vos prédécesseurs, vous voulez être le Samaritain évangélique, affectueusement penché sur tout homme, son frère... Et voilà que ce sentiment d'amour immodéré vous conduit à vous réconcilier avec le Goliath du monde moderne, à vous agenouiller devant l'Ennemi de Dieu qui vous défie et vous hait. Au lieu de prendre courage et de lutter, comme David, contre l'Adversaire, vous vous déclarez plein d'amour pour lui, vous l'adulez et vous allez bientôt vous ranger à son service exclusif ! Votre charité se fait culte et service de l'Ennemi de Dieu, et pour le flatter, vous allez jusqu'à rivaliser avec lui dans son erreur, dans son blasphème même. »

Notre Père fut le seul, le seul ! à s'élever contre une telle impiété, comme le prophète Élie dénonçant le culte idolâtrique des fils d'Israël, animé d'un zèle jaloux pour la Gloire de Dieu, pour sa Vérité trahie, sa Sainteté blasphémée, son Amour outragé.

Sur le point d'achever son mémoire, notre Père prit à témoin Celle sans laquelle on ne peut prétendre réformer l'Église sans transpercer son Cœur Immaculé. On ne saurait s'adonner au culte de l'homme sans

outrager l'Immaculée Vierge Marie, Notre-Dame de Fatima au pied de laquelle, dans son sanctuaire portugais, Paul VI avait fait semblant de faire pèlerinage le 13 mai 1967.

« Alors, pourquoi être allé à Fatima ? » demande tragiquement notre Père s'adressant au Saint-Père ? « Depuis votre pèlerinage, c'est comme si vous l'aviez tuée. Personne au monde n'en parle plus jamais, ni des volontés de Dieu qui y ont été signifiées, ni de la conversion de la Russie, ni du secret, ni des pratiques de dévotion recommandées et surtout pas de la "récitation du saint rosaire pour la paix" que Lucie vous avait demandé de vive voix d'intensifier ce fameux 13 mai.

« Comment avez-vous fait ? » poursuit notre Père. « La réponse est simple : vous avez substitué votre message à celui de la Reine de la Paix. Au dessein de Dieu qui nous a été révélé à Fatima : *"Tu diras au monde entier que le Bon Dieu veut accorder ses grâces par le Cœur Immaculé de Marie, qu'on ne doit pas hésiter à les lui demander, que le Cœur de Jésus veut être honoré avec celui de sa Mère. Que les hommes doivent demander la paix à ce Cœur Immaculé parce que Dieu la lui a confiée"*, vous avez substitué votre grand dessein, celui que vous révéliez à Manhattan, et qui est de demander la paix au cœur des hommes à qui vous la confiez. »

Et en conclusion, il écrivait : « Retournez à Fatima, Très Saint-Père ! Dites avec l'immense foule unanime : *Fiat voluntas tua sicut in cælo et in terra*, et, réalisant fidèlement toutes les demandes de Marie, vous obtiendrez le don miraculeux de la Paix. »

Paul VI ne voulut à aucun prix recevoir le livre d'accusation que notre Père était venu lui apporter à Rome, pour le "déférer" devant son propre Tribunal. Mais que pouvait-il craindre d'un simple prêtre français, déchu de tout office, suspens *a divinis*, muni de la seule "force" qu'une poignée d'amis pouvait lui apporter pour aide et pour soutien ?

La vérité est que Paul VI redoutait plus que tout ce livre dont il connaissait trop bien le contenu par le procès de 1968 au cours duquel les "zélés", les trop zélés serviteurs de la Sacrée Congrégation pour la doctrine de la foi ne purent opposer à son auteur des erreurs doctrinales susceptibles de faire obstacle à ses accusations. Paul VI savait trop bien que son magistère novateur, "prophétique", ne pouvait en aucune façon se prévaloir d'une quelconque note d'infaillibilité. Contraire à tout ce que les papes qui l'avaient précédé sur le Siège de Pierre avaient jusqu'alors enseigné, il était clairement hérétique.

Le Vatican garda donc le silence. Après des semaines d'attente, notre Père voulut se tourner vers le Ciel afin de faire « son devoir jusqu'au bout ». Il décida que, le 1^{er} juillet de cette même année 1973,

en la fête du Sacré-Cœur et du Précieux Sang, nous nous consacrerions à ce Sacré-Cœur de Jésus, ainsi qu'au « Cœur douloureux et Immaculé de Marie, et au Cœur juste et prudent de saint Joseph » comme notre « ultime recours en ces temps de détresse ».

Le 18 octobre, grande salle de la Mutualité, il étendait à toute la Ligue cette consécration au « *SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, SALUT DU MONDE* » :

« Faut-il donc, Seigneur Jésus, que la terre tremble sur ses fondements, que l'Église soit comme en ruines et le trône de Pierre ébranlé, faut-il que nos patries soient près de l'abîme et jetées dans un torrent de corruption, que la Troisième Guerre mondiale menace ? [...] Ô divin Cœur de Jésus, ayez pitié de nous, pardonnez-nous, sanctifiez-nous. Faites de nous les soldats de votre glorieux combat, les serviteurs de vos autels, les ardents dévots et propagateurs de votre culte pour que les cœurs chrétiens se tournent vers Vous enfin ! »

Et l'année suivante, le 19 octobre 1974, une nouvelle réunion était organisée, grande salle de la Mutualité à Paris, sous l'égide de Notre-Dame de Fatima, ultime recours : « *POUR UNE NOUVELLE CHRÉTIENTÉ SOUS LE SIGNE DE FATIMA* ». À l'issue, par un télégramme adressé à Paul VI, l'abbé de Nantes réclamait la publication du « troisième Secret », « le Secret de Marie au monde, pour que l'Année sainte [1975] soit une année de conversion, de prière et de pénitence afin que les âmes se fortifient pour l'épreuve qui vient ».

LE DEUXIÈME LIVRE D'ACCUSATION

Au lendemain de la mort de Paul VI qui ne se repentait jamais puis de celle de Jean-Paul I^{er}, survenue tragiquement le 28 septembre 1978, notre Père espérait que les cardinaux réunis en conclave renouvelleraient le bon choix qu'ils avaient fait au mois d'août. Cependant l'orientation traditionnelle que le « pape du sourire » avait imprimée à son pontificat en seulement trente-trois jours en avait alarmé plus d'un, et la possibilité d'une réaction de « contre-réforme » effraya. Il y eut des tractations. Le cardinal Wojtyła, archevêque de Cracovie, se savait *papabile*. L'homme était connu à Rome depuis qu'il avait prêché au Vatican, en 1976, devant Paul VI, une retraite intitulée : « *LE SIGNE DE CONTRADICTION* ». Venu du bloc de l'Est, catholique polonais, grand voyageur, travailleur assidu, athlétique, polyglotte, lorsque Karol Wojtyła fut élu au soir du 16 octobre 1978 et prit le nom de Jean-Paul II, tous les Pères du conclave se déclarèrent satisfaits, « mais chacun pour ses propres raisons qui n'étaient plus les mêmes en tous » (*LA CONTRE-RÉFORME CATHOLIQUE* n° 136, décembre 1978, p. 11).

Jean-Paul II avait assurément, du moins apparemment, des qualités humaines de grande envergure

susceptibles d'en faire un très grand pape. Mais les immenses espérances de notre Père furent cruellement déçues.

Étudiant la vie complexe du nouveau Souverain Pontife, il remarqua d'emblée des divergences qui le distinguaient du cardinal Wyszinski, archevêque de Gniezno et Varsovie, qui en 1950, pour éviter le pire, avait signé un accord avec le gouvernement communiste aux termes duquel le Primat de Pologne combattait « sur le terrain des revendications religieuses, et non humanistes, catholiques et non révolutionnaires (...) ». Tandis que le jeune cardinal Karol Wojtyła s'enflammait et enflammait ses ouailles avec les incendiaires droits de l'homme. Jean-Paul II se présentait donc comme le Pape des droits de l'homme.

La publication de l'encyclique inaugurale *REDEMPTOR HOMINIS* le 15 mars 1979 montrait que « Sa Sainteté Jean-Paul II revendique l'héritage de Paul VI et fait siens son culte de l'homme, sa foi en l'homme, son exaltation de la dignité de l'homme et la revendication de ses droits, causes manifestes de la décadence de l'Église et de la malédiction divine sur le monde. »

Que fallait-il faire ? Notre Père voyait trop clairement la vérité. Il ne put se résoudre à se taire et s'aligner sur l'encyclique en vertu d'une « soumission intérieure et respectueuse. » Il devait révéler les raisons certaines de son angoisse, c'est-à-dire prendre le parti « le plus loyal, le plus juste et le plus charitable ».

« Ce n'est pas nous qui menons le Seigneur Jésus notre Roi, confiait-il le 25 mars 1979, jour de l'Annonciation, c'est Lui qui nous mène et par des chemins que nous n'aurions parfois pas voulu prendre [...]. Son appel, « Viens et suis-moi », ne souffre ni retard ni regard en arrière, ni poursuite de ce que nous faisons, mais renoncement, nouveau départ pour l'aventure ou plutôt pour de nouvelles peines et de nouveaux calvaires. » (*LETTRE AUX AMIS* n° 28, 25 mars 1979)

Notre Père reprit ainsi son combat de contre-réforme qui le conduira, le 13 mai 1983, à Rome, entouré par deux cents délégués de la Ligue de Contre-Réforme catholique, pour remettre entre les mains du Juge suprême de la foi un deuxième livre d'accusation récapitulant toutes ses plaintes. Bien que cette démarche soit conforme aux canons 212, 221 et 1417 du Code de droit canonique, l'autorité a toujours refusé d'examiner et même de recevoir cette accusation contre le Souverain Pontife régnant. Comme celle signifiée dix ans plus tôt à l'encontre de Paul VI, elle demeure en attente d'un jugement qui, s'il reconnaissait son bien-fondé, devrait interdire le « culte » de dolie frauduleusement rendu aux prétendus « saints » Papes de la Réforme conciliaire. (*à suivre*)

frère Bruno de Jésus-Marie.

L'ÉVANGILE DE JÉSUS-MARIE (4)

JÉSUS PARAÎT, RÉVÉLATION DES CŒURS

DU RETOUR DE LA PREMIÈRE PÂQUE À LA RÉSURRECTION DE LA FILLE DE JAÏRE

(fin avril, début mai de l'an 29 – fin juillet 29)

LE précédent article (IL EST RESSUSCITÉ n° 250) a raconté comment Notre-Seigneur a inauguré son ministère, d'une manière extraordinaire, divine après vingt-neuf ans de vie cachée. Saint Jean-Baptiste lui a *préparé les voies*, et Jésus s'est manifesté auprès de lui pour recevoir son baptême, signifiant ainsi qu'il prenait sur Lui nos péchés. Son Précurseur l'a désigné comme l'Envoyé de Dieu qu'annonçait tout l'Ancien Testament, et ses meilleurs disciples, l'ayant compris, lui ont donné leur foi et l'ont suivi. À Cana, son premier miracle leur a montré que la Vierge Marie sa Mère est toute puissante sur son Divin Cœur.

Certainement, après ce miracle, la Sainte Vierge est retournée à Nazareth, seule, sous la coupe de l'un quelconque des cousins de Jésus ou un de ses oncles, hommes durs, incompréhensifs, qui ne les aimaient pas, comme nous allons le voir. Car Jésus désormais se manifeste aux foules, et les juifs n'auraient pu comprendre la présence d'une Femme seule auprès du Messie.

Mais cela ne doit pas nous laisser oublier leur Amour mutuel, tel que notre Père nous l'a donné à contempler, comme le foyer ardent qui doit embraser toute la terre, et la purifier. Dans sa solitude, la Vierge Marie demeure tout unie à son Fils par l'opération du Saint-Esprit et Jésus quant à lui travaille pour Elle, pour son Amour, en vue de lui confier ces enfants qu'il vient sauver. L'amour mutuel entre saint François



Statue du Sacré-Cœur de Jésus.
Chapelle de la maison Saint-Joseph.

de Sales, toujours accaparé par son ministère, et sainte Jeanne-Françoise qui demeurait dans ses monastères, nous figure l'amour du Cœur très Unique de Jésus-Marie durant ces séparations.

À Jérusalem, nous l'avons vu, l'opposition est frontale entre Jésus qui se manifeste d'emblée comme le Messie, le Fils de Dieu, et les autorités corrompues du peuple juif, les tenants du « désordre établi », comme disait notre Père. L'atmosphère est si malsaine que Notre-Seigneur a dû quitter la Judée. Ce n'est qu'en Samarie, en terre presque païenne, qu'il trouva des cœurs disposés à croire en Lui.

Notre Père appelait ces premiers mois de prédication de Jésus, où *tous viennent à Lui!* (Jn 3,26), « les mystères joyeux de la prédication évangélique en Galilée ». Notre-Seigneur se manifeste de toute évidence comme un Envoyé de Dieu, et Il

travaille à susciter la Foi en lui par ses miracles, sa Parole, et aussi, simplement, son regard, et tout son être, qui témoignent de sa divinité. Les foules en sont enthousiastes, mais d'une foi humaine, superficielle, imparfaite. Les scribes et les pharisiens quant à eux, dès le début, et de plus en plus, jugent Notre-Seigneur, font du mauvais esprit, et cherchent à le prendre en défaut.

C'est que le Saint-Esprit n'a pas encore été donné, il faut pour cela que Jésus passe par la Croix et établisse son Église. Mais dès maintenant, la manifestation du Fils de Dieu fait homme est la révélation

des cœurs : les uns s'ouvrent à sa Vérité et s'attachent à Lui, comme les Samaritains de Sychar, les autres se ferment, s'endurcissent dans leurs vices, et bientôt le haïssent.

Seulement quatre mois se sont déroulés depuis le baptême de Notre-Seigneur. Il faut garder à l'esprit la succession rapide de ces événements évangéliques, qui sont tous d'une divine richesse, permettant de longs commentaires, mais qui sont en fait de rapides gestes ou paroles de Jésus, ne durant parfois pas plus de quelques minutes ! Dans l'obéissance à son Père, il sait parfaitement ce qu'il a à faire, il ne perd pas un instant : *« Il faut que soit élevé le Fils de l'homme, afin que quiconque croit ait par lui la vie éternelle. »* (Jn 3,14-15)

Reprenons le récit, en suivant, parmi les synoptiques, de préférence *l'exposé suivi* (Lc 1,3) des événements que fait saint Luc, complété par les récits propres à saint Jean.

RETOUR EN GALILÉE ; LA RÉVÉLATION DES CŒURS

Nous sommes donc à la fin du mois d'avril ou au début du mois de mai de l'an 29.

«⁴³Après ces deux jours, – à Sychar, en Samarie – il partit de là pour la Galilée. ⁴⁴Jésus avait en effet témoigné lui-même qu'un prophète n'est pas honoré dans sa propre patrie. ⁴⁵Quand donc il vint en Galilée, les Galiléens l'accueillirent, ayant vu tout ce qu'il avait fait à Jérusalem lors de la fête ; car eux aussi étaient venus à la fête. » (Jn 4,43-45)

Mais l'accueil dut être réservé, insatisfait, dans l'incompréhension de l'enseignement de Jésus et de ses volontés. Le premier miracle qu'il fit à son retour, de nouveau à Cana, va nous montrer ce qu'il veut obtenir d'eux.

C'est un fonctionnaire royal, dont le fils était malade, à Capharnaüm. Ayant appris le retour de Jésus en Galilée, il vient le supplier de descendre guérir son fils, qui est aux dernières extrémités. Apparemment, Notre-Seigneur lui répond avec sévérité : *«⁴⁸ Si vous ne voyez toujours des signes et des prodiges vous ne croirez donc jamais ! »* C'est pour éprouver sa foi. Mais l'homme, loin d'en être découragé, insiste, tout à son angoisse : *«⁴⁹ Seigneur, descendez avant que ne meure mon petit enfant. »* C'est touchant... Jésus pourtant continue son admirable pédagogie : il lui répond uniquement *« Va, ton fils vit. »* Le fonctionnaire doit donc rentrer chez lui, seul, sans preuve de la guérison de son fils ; il doit faire cet acte de foi, de confiance en la parole de Notre-Seigneur. Miracle ! c'est bien ce qu'il fit, et de retour à Capharnaüm, il trouva son enfant revenu à la vie, guéri à l'heure même où Jésus l'avait dit...

«⁵³ et il crut, lui, avec sa maison tout entière ». C'est cette foi sans réserve, explique notre Père, l'adhésion du cœur à sa Personne, à sa Vérité, que Jésus veut obtenir. (Jn 4,43-53)

LE POUVOIR DU FILS DE L'HOMME.

Notre-Seigneur était donc à Cana, et Il entre *« de nouveau à Capharnaüm. Après quelque temps, on apprit qu'il était à la maison. – C'est la maison de la belle-mère de saint Pierre, qui devient le camp de base de Notre-Seigneur en Galilée, pourrait-on dire. – ² Et beaucoup se rassemblèrent, en sorte qu'il n'y avait plus de place, même devant la porte. »* (Mc 2,1-2)

Saint Luc précise que, parmi ces gens qui se rassemblent, *« il y avait, assis, des Pharisiens et des docteurs de la Loi venus de tous les villages de Galilée, de Judée, et de Jérusalem ; – Jésus vient de quitter la Judée, à cause de leur malveillance et de leur jalousie, croissantes à proportion de sa notoriété. Eux, maintenant, le suivent en Galilée pour le surveiller – et la puissance du Seigneur lui faisait opérer des guérisons. »* (Lc 5,17) *«³ On vient lui apporter un paralytique, soulevé par quatre hommes. ⁴ Et comme ils ne pouvaient pas le lui présenter à cause de la foule, ils découvrirent la terrasse au-dessus de l'endroit où il se trouvait et, ayant creusé un trou, ils font descendre le grabat où gisait le paralytique. ⁵ Jésus, voyant leur foi, dit au paralytique : “Mon enfant, tes péchés sont remis.” »* (Mc 2,3-5)

Mais *«²¹ les scribes et les Pharisiens se mirent à penser : “Qui est-il celui-là, qui profère des blasphèmes ? Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ?” »* – Jésus sait très bien qu'il pose là un acte proprement divin : *«²² Percevant leurs pensées, Jésus prit la parole et leur dit : “Pourquoi ces pensées dans vos cœurs ? ²³ Quel est le plus facile, de dire : Tes péchés te sont remis, ou de dire : Lève-toi et marche ? – À vues humaines, il est plus facile de dire qu'on remet les péchés, cela ne coûte rien... Mais en fait, Notre-Seigneur devra en payer le prix, en souffrant le châtiment sur la Croix – ²⁴ Eh bien ! pour que vous sachiez que le Fils de l'homme a le pouvoir sur la terre de remettre les péchés, je te l'ordonne, dit-il au paralysé, lève-toi, prends ta civière, et va-t'en chez toi.” ²⁵ Et, à l'instant même, se levant devant eux, et prenant ce sur quoi il gisait, il s'en alla chez lui en glorifiant Dieu. »* (Lc 5,21-25)

Les scribes et les Pharisiens disaient vrai, nul ne peut remettre les péchés sinon Dieu seul. Mais alors, celui qui prouve qu'il a ce pouvoir en faisant marcher un paralytique, est Dieu ? Il y a de quoi les faire réfléchir...

Pour l'instant, et en maintes occasions, Jésus se nomme lui-même le *Fils de l'homme*, ce qui était

très clair pour ceux à qui il s'adressait : le *Fils de l'homme* est le Messie que tous attendent, annoncé par le prophète Daniel comme un homme mystérieux, divin, recevant de Dieu royauté et domination éternelle sur le monde entier (Dn 7,13-14).

JÉSUS, MESSIE SOUVERAIN.

Après ce miracle, saint Luc (5, 27 - 6, 5), comme saint Marc (2, 13-28), racontent à la suite trois petits faits similaires qui se sont déroulés dans les semaines suivantes (avril-mai 29), où l'on voit Notre-Seigneur agir avec une liberté divine, paraissant contrevenir aux prescriptions de la Loi. Les scribes et les Pharisiens s'en indignent, et les esséniens eux-mêmes, si scrupuleux quant à la pureté rituelle, sont scandalisés. Au fil de ces récits, on sent monter leur ressentiment, leur jalousie, à chaque réponse magistrale de Jésus qui les confond en affirmant son autorité.

Une première fois, tandis qu'Il s'éloignait de la foule, Jésus « vit, en passant, un homme assis au bureau de la douane, appelé Matthieu, et il lui dit : "Suis-moi !" Et, se levant, il le suivit. » (Mt 9,9)

Il quitte tout (Lc 5,28) pour désormais suivre Jésus, mais il commence par l'inviter à sa table dans un festin de gratitude et de réjouissance. C'est alors que beaucoup de publicains et de pécheurs vinrent se mettre à table avec Lui. Ces hommes étaient méprisés, considérés comme maudits par "l'élite religieuse" pharisienne, qui fuyait leur contact comme la peste, de crainte de contracter leur impureté. Mais ils sont attirés par la bonté rayonnante de Notre-Seigneur, qui, Lui, les laisse approcher.

Les scribes des Pharisiens le voient et s'en offusquent : « Quoi ? Il mange avec les publicains et les pécheurs ? » disent-ils aux disciples, n'osant s'en prendre à Jésus Lui-même. Mais Il les a bien entendus (Mc 2,16-17), et leur répond : « Ce ne sont pas les gens en bonne santé, qui ont besoin de médecin, mais les malades. Je ne suis pas venu appeler les justes, mais les pécheurs, au repentir. » (Lc 5,31-32)

Ces scribes, qui jugent de tout, considèrent que Jésus se souille en laissant des pécheurs s'approcher de Lui. Mais Il leur répond que, loin de contracter leur impureté, c'est Lui qui les purifie !

Isaïe avait écrit que tout Israël est malade, à cause de son péché (1,5), et Jérémie, lui, demandait en pleurant s'il n'y avait pas un médecin pour guérir la blessure de la fille de Sion (Jr 8,22) ? Jésus est ce Divin Médecin, annoncé par le Prophète : « YAHWEH pansera la blessure de son peuple, et guérira la trace des coups reçus. » (Is 30,26)

Les publicains et les pécheurs qui s'approchent de Lui en comprennent quelque chose : attirés par le Père (Jn 6,44), ils cherchent cette rédemption. Les pharisiens, eux, se croient justes, ils n'attendent

pas de guérison, ils croient n'avoir pas besoin du Médecin !

« ³³ Mais eux lui dirent : "Les disciples de Jean jeûnent fréquemment et font des prières, ceux des Pharisiens pareillement, et les tiens mangent et boivent !" ³⁴ Jésus leur dit : "Pouvez-vous faire jeûner les compagnons de l'Époux pendant que l'Époux est avec eux ? ³⁵ Mais viendront des jours... et quand l'Époux leur aura été enlevé, alors ils jeûneront en ces jours-là." » (Lc 5,33-34)

Sublime réponse, pour cette amère remarque des mauvais esprits ! L'Époux d'Israël, selon les prophètes et le Cantique des cantiques, c'est YAHWEH, qui, incarné, est maintenant avec son peuple pour le sauver, et les Apôtres ont bien raison de s'en réjouir... Quand, aux jours de sa Passion, Il sera enlevé par violence et jugement pour l'expiation de nos péchés, selon la prophétie de l'Inconnu de l'exil (Is 53,8), alors ses disciples feront pénitence et s'humilieront.

Les pharisiens, et les disciples de Jean, avec tous leurs jeûnes, s'ils refusent de croire en l'Évangile, n'auront pas de part au festin des noces messianiques. Notre-Seigneur les en avertit en parabole : on ne coud pas une pièce d'un vêtement neuf sur un vieux, ni on ne met le vin nouveau du Royaume des Cieux dans de vieilles outres : « Personne, après avoir bu du vin vieux, n'en veut du Nouveau. On dit en effet : C'est le vieux qui est bon. » (Lc 5,36-39) C'est-à-dire, écrivait notre Père, que « les juifs qui demeurent attachés à l'ancien ordre des choses, non pas dans son esprit, non pas dans son progrès, dans son élargissement prophétique, mais pour ce qu'il a de médiocre et de plus contestable, vont se dresser contre Jésus et refuser son Royaume aux noms mêmes de Moïse et de l'Alliance ancienne de YAHWEH avec lui. » (Le Royaume de Dieu sur terre, CRC n° 154, juin 1980)

Ainsi, voyant les Apôtres qui, pris par la faim, ne pensaient pas à mal ! et prenaient quelques épis de la moisson en cours pour les manger en les froissant dans leurs mains, les Pharisiens laissent paraître leur fiel : « Pourquoi faites-vous ce qui n'est pas permis le jour du sabbat ? ! »

Notre-Seigneur, sans même relever leur pusillanimité, répond en témoignant de sa divinité : David s'est bien permis, avec ses compagnons, de manger les pains d'oblation réservés aux prêtres... et il y a ici plus que David : « Le Fils de l'homme est maître du sabbat » (Lc 6,1-5).

Enfin, lors d'un dernier sabbat, justement, « Il entra dans la synagogue, et il enseignait. Il y avait là un homme dont la main droite était sèche. ⁷ Les scribes et les Pharisiens l'épiaient pour voir s'il allait guérir, le jour du sabbat, afin de trouver à l'accuser. ⁸ Mais lui connaissait leurs pensées. »

« Il dit donc à l'homme qui avait la main sèche :

«Lève-toi et tiens-toi debout au milieu.» Il se leva et se tint debout. ⁹ Puis Jésus leur dit : «Je vous le demande : est-il permis, le jour du sabbat, de faire le bien plutôt que de faire le mal, de sauver une vie plutôt que de la perdre?» » (Lc 6,6-9) «Mais eux se taisaient. ⁵ Promenant alors sur eux un regard de colère, attristé de l'endurcissement de leur cœur, il dit à l'homme : «Étends la main.» Il l'étendit et sa main fut remise en état.» (Mc 3,4-5) «¹¹ Mais eux furent remplis de rage, et ils se concertaient sur ce qu'ils pourraient bien faire à Jésus.» (Lc 6,11)

On voit le Cœur de Jésus blessé, attristé par l'outrage de ces hommes qui ne croient pas, n'adorent pas, n'espèrent pas et n'aiment pas, au point de s'endurcir davantage devant ce miracle de bonté. Ce n'est pas avec ces hommes, dans leurs synagogues, que le Royaume de Dieu va s'instaurer.

LA FONDATION DU ROYAUME DE DIEU (Mai 29)

«¹² Or il advint, en ces jours-là, que Jésus s'en alla dans la montagne pour prier, et il passait toute la nuit à prier Dieu.» L'heure est grave, il va faire quelque chose de grand.

«¹³ Lorsqu'il fit jour, il appela ses disciples et il en choisit douze, qu'il nomma Apôtres : ¹⁴ Simon, qu'il nomma Pierre, André son frère, Jacques, Jean, Philippe, Barthélemy, ¹⁵ Matthieu, Thomas, Jacques fils d'Alphée, Simon appelé le Zélote, ¹⁶ Judas fils de Jacques, et Judas Iscariote, qui devint un traître.» (Lc 6,12-16)

Il les choisit pour compagnons, pour témoins de sa vie terrestre, et colonnes du Royaume de Dieu sur la terre, qu'il fonde par ce geste et dont il va donner la Loi.

Le récit de saint Luc manifeste bien l'importance de cet événement, moins perceptible en saint Matthieu, qui a séparé dans son plan la vocation des Apôtres du discours inaugural.

«¹⁷ Descendant alors avec eux, il se tint sur un plateau. Il y avait là une foule nombreuse de ses disciples et une grande multitude de gens qui, de toute la Judée et de Jérusalem et du littoral de Tyr et de Sidon, ¹⁸ étaient venus pour l'entendre et se faire guérir de leurs maladies.»

Saint Jean-Baptiste avait annoncé l'avènement imminent du Messie, Notre-Seigneur se manifeste depuis quelque six semaines : tout le monde en a entendu parler, les gens accourent ; mais saint Luc distingue parmi eux les disciples de la grande multitude de gens. Si tous sont attirés ou curieux, tous ne croient pas. On pense à la foule venue à la Cova da Iria le 13 octobre 1917.

«Ceux que tourmentaient des esprits impurs étaient guéris, ¹⁹ et toute la foule cherchait à le

toucher, parce qu'une force sortait de lui et les guérissait tous.» (Lc 6,17-19)

LE "SERMON SUR LA MONTAGNE",

DISCOURS INAUGURAL.

Devant cette foule venue pour l'écouter, Jésus va prendre la parole. Que va-t-il dire à ces fils d'Israël qui attendent du Messie la prospérité, la richesse matérielle et la souveraineté politique ?

«²⁰ Et Jésus, levant les yeux sur ses disciples, disait : «Heureux, vous les pauvres, car le Royaume de Dieu est à vous. ²¹ Heureux, vous qui avez faim maintenant, car vous serez rassasiés. Heureux, vous qui pleurez maintenant, car vous rirez. ²² Heureux êtes-vous, quand les hommes vous haïront, quand ils vous frapperont d'exclusion et qu'ils insulteront et proscrireont votre nom comme infâme, à cause du Fils de l'homme. ²³ Réjouissez-vous ce jour-là et tressaillez d'allégresse, car voici que votre récompense sera grande dans le ciel. C'est de cette manière, en effet, que leurs pères traitaient les prophètes.» » (Lc 6,20-23)

Quel paradoxe, quelle divine nouveauté ! Notre-Seigneur n'annonce pas le changement des sorts, comme l'espéraient les juifs charnels, mais il renverse «l'échelle des valeurs subjectives» de l'Ancien Testament, des païens, de tous les hommes. C'est ce que notre Père appelait la modification évangélique. La vraie richesse, le vrai bonheur, est de croire en Jésus, de l'écouter, et de l'aimer, comme le font les disciples à qui il s'adresse. Ceux qui le suivent sont heureux, dès cette vie, bien qu'ils soient pauvres, affamés, affligés, persécutés, parce qu'ils ont tout en la personne de Jésus, et ils le suivront dans la béatitude éternelle. Il est même préférable sur la terre d'être indigent et méprisé, car cette condition humiliée est un terreau favorable à l'accueil de l'Évangile.

«²⁴ Mais malheur à vous, les riches ! car vous avez votre consolation. ²⁵ Malheur à vous, qui êtes repus maintenant ! car vous aurez faim. Malheur, vous qui riez maintenant ! car vous connaîtrez le deuil et les larmes. ²⁶ Malheur, lorsque tous les hommes diront du bien de vous ! C'est de cette manière, en effet, que leurs pères traitaient les faux prophètes.» (Lc 6,24-26)

Les riches, les repus, les railleurs, incarnés en ce temps-là par la caste des sadducéens, sont les plus malheureux des hommes parce que, gorgés de biens naturels, ils n'ont rien pour leur rappeler leur misère spirituelle, ou leur faire désirer les vrais biens. Et s'ils sont exclus du Royaume, ils seront maudits au jour du jugement... pour l'éternité ! Il ne s'agit plus de considérer la richesse comme le signe de la bénédiction divine, comme dans l'Ancienne Alliance :

le *Royaume des Cieux*, c'est suivre Notre-Seigneur, plaire à notre Père céleste pour obtenir de Lui *une grande récompense dans le Ciel*, tels sont les vrais biens.

En saint Matthieu, ces béatitudes tracent plutôt un portrait moral du fidèle sujet du Royaume. Ce sont les vertus que Jésus a d'abord admirées chez saint Joseph et la Sainte Vierge, disait notre Père :

« *Bienheureux les pauvres en esprit, bienheureux les doux, bienheureux les affamés de justice, bienheureux les miséricordieux, bienheureux les cœurs purs, bienheureux les artisans de paix...* » (Mt 5,3-12)

Ces béatitudes introduisent le discours inaugural de Notre-Seigneur, le “manifeste” de son Royaume nouveau, transmis par saint Luc (6, 20-49), et particulièrement mis en valeur par saint Matthieu (5, 13 - 7, 29).

« Jésus prêche en pur moraliste, écrit notre Père et même délibérément en moraliste mystique. Son Royaume, qu'il nomme *la Terre*, Terre promise du nouvel Israël régénéré, ce n'est pas le monde, et surtout pas la domination du monde matériel. Ce n'est pas la Palestine, platement, dont les juifs aspirent à chasser l'envahisseur. C'est le lieu d'utopie, le partout et le nulle part où Dieu déjà rassemble les siens pour leur donner vie nouvelle, perfection d'âme et bonheur. Dans ce discours, Jésus en manifeste le caractère propre : c'est un royaume moral. C'est le regroupement en assemblée sainte, analogue à celle du Désert dont rêvaient tous les prophètes, des cœurs purs, des humbles, des doux, des généreux, des justes, et par conséquent, des persécutés. » (*ibid.*)

D'emblée, Notre-Seigneur affirme sa souveraineté sur le dépôt de la révélation : « ¹⁷ *N'allez pas croire que je sois venu abolir la Loi ou les Prophètes : je ne suis pas venu abolir, mais accomplir [...].* ²⁰ *Car je vous le dis : si votre justice ne surpasse pas celle des scribes et des Pharisiens, vous n'entrerez pas dans le Royaume des Cieux.* » (Mt 5,17-20) Et il donne donc ses nouveaux commandements : « *Vous avez entendu qu'il a été dit que... Eh bien moi, je vous dis que...* » Ces préceptes ne régissent pas toute la vie, comme le faisait pointilleusement la Loi mosaïque, mais ils impliquent un certain esprit, notamment la pureté du cœur, à l'encontre du formalisme et de l'hypocrisie pharisienne. Selon l'oracle de Jérémie : « *Je mettrai ma Loi au fond de leur être et je l'écrirai sur leur cœur. Alors, je serai leur Dieu et eux seront mon peuple.* » (Jr 31,33)

Une courte phrase résume cette Loi nouvelle : « *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait.* » (Mt 5,48) En toute simplicité ! Comment cela peut-il se faire ?

Adam, *fil de Dieu* (Lc 3,38), avait rompu cette relation filiale par sa désobéissance, et mérité la malé-

diction de Dieu pour lui et sa descendance. Jésus, lui, est *envoyé* pour rendre aux hommes cette *adoption filiale*, en *rachetant les sujets de la Loi* par son Sacrifice, en nous méritant que Dieu son Père envoie dans nos cœurs son *Esprit DE FILS* (Ga 4,1-7).

C'est pourquoi, en toute simplicité, pour la première fois dans l'histoire d'Israël, Jésus nomme YAHWEH « *votre Père qui est dans les cieux* », et le montre veillant sur chacun de ses enfants, en particulier. La morale qu'il enseigne consiste donc à agir en fils aimant et obéissant, mais « ce miracle moral à jet continu », comme l'écrivait notre Père, ne sera rendu praticable que par la rédemption qu'il méritera par son Sacrifice et qu'il procurera aux âmes dans son Église.

De plus, en Fils parfait, il révèle lui-même cette sainteté de notre Père céleste qu'il nous faut imiter. « *Qui me voit voit le Père* », dira-t-il à Philippe. Il est donc le “modèle unique” des vertus qu'il enseigne : comme Lui, il faut aimer nos ennemis et prier pour nos persécuteurs (Lc 6,27-36), comme lui il nous faut prier et pratiquer la Justice dans le secret, sous le regard de notre Père qui est dans les Cieux (Mt 6,1-6). Saint Paul exprimait cette “parénèse” en une de ses formules sublime : « *Oui, cherchez à imiter Dieu, comme des enfants bien-aimés, et suivez la voie de l'Amour, à l'exemple du Christ qui vous a aimés et s'est livré pour nous.* » (Ep 5,1-2) C'est une morale “positive”, qui s'accomplit aujourd'hui dans la dévotion aux saints Cœurs de Jésus et Marie, où tout notre désir est de connaître Notre-Seigneur et notre Mère du Ciel, afin de les aimer et donc de les imiter.

Cette révélation du dessein divin est accompagnée du dévoilement des vrais enjeux de notre existence : ceux qui refuseront de faire la Volonté de Dieu pour entrer dans son Royaume, dans sa famille, seront châtiés éternellement dans la « *géhenne de feu* » (Mt 5,21-22), tandis que ses fils recevront la récompense de leur obéissance auprès de Lui.

Car « ²¹ *ce n'est pas en me disant : “Seigneur, Seigneur”, qu'on entrera dans le Royaume des Cieux, mais c'est en faisant la volonté de mon Père qui est dans les cieux.* » (Mt 7,21)

TENDRESSE ET PUISSANCE DE NOTRE-SEIGNEUR.

Et saint Luc continue : « ¹ *Après qu'il eut fini de faire entendre au peuple toutes ses paroles, il entra dans Capharnaüm.* » Nous sommes toujours en mai 29. « ² *Or un centurion – païen – avait, malade et sur le point de mourir, un esclave qui lui était cher.* ³ *Ayant entendu parler de Jésus, il envoya vers lui quelques-uns des anciens des Juifs, pour le prier de venir sauver son esclave.* »

Il ne se sent pas digne, lui, un païen, de parler au Maître [...].

«⁶ Jésus faisait route avec eux, et déjà il n'était plus loin de la maison, quand le centurion envoya des amis pour lui dire : "Seigneur, ne te dérange pas davantage, car je ne suis pas digne de te recevoir ;⁷ aussi bien ne me suis-je pas jugé digne de venir te trouver. Mais dis un mot et que mon enfant soit guéri.⁸ Car moi, qui n'ai rang que de subalterne, j'ai sous moi des soldats, et je dis à l'un : Va ! et il va, et à un autre : Viens ! et il vient, et à mon esclave : Fais ceci ! et il le fait." » (Lc 7,1-8)

Il a tellement foi en Notre-Seigneur qu'il n'hésite pas à lui demander de faire ce miracle à distance, de commander à la maladie comme lui commande à ses légionnaires !

«⁹ En entendant ces paroles, Jésus l'admira (!) et, se retournant, il dit à la foule qui le suivait : "Je vous le dis : pas même en Israël je n'ai trouvé une telle foi." ¹⁰ Et, de retour à la maison, les envoyés trouvèrent l'esclave en parfaite santé. »

Foi, humilité, tendresse paternelle pour son esclave : telles sont les vertus qui plaisent à Notre-Seigneur, qu'il *admire*. Cette *admiration* est un mystère de simplicité et d'humilité, de la part du Fils de Dieu, Dieu lui-même, le Saint des saints ! « Jésus est incomparablement supérieur à tous les êtres humains qu'il rencontre, expliquait notre Père. Or, dans l'Évangile, nous le voyons en relations franches, simples, directes, exemptes d'arrière-pensées. Il ne se compare pas, il ne se situe pas par rapport à celui avec qui il parle, il oublie sa supériorité. C'est un mystère de simplicité, Jésus n'a aucun regard sur lui-même. Tandis que celui qui est vaniteux, celui qui est froidement orgueilleux, voyez-le : il est toujours à se considérer d'abord lui-même, et à calculer la menace que le prochain semble constituer sur lui, sur son amour propre ! »

« Tandis que Jésus admire, il est libre d'admirer parce qu'il ne pense pas à lui, il n'est pas venu pour sa gloire. "Je ne suis pas venu pour être servi, mais pour servir." Ainsi il nous dicte une juste humilité, une humilité active, une humilité libératrice de soi et bienfaisante aux autres. » (Sermon du 17 mars 1985)

«¹¹ Et il advint ensuite qu'il se rendit dans une ville appelée Naïm. Ses disciples et une foule nombreuse faisaient route avec lui. ¹² Quand il fut près de la porte de la ville, voilà qu'on portait en terre un mort, un fils unique dont la mère était veuve ; et il y avait avec elle une foule considérable de la ville. ¹³ En la voyant, le Seigneur eut pitié d'elle. Il lui dit : "Ne pleure pas." » (Lc 7,11-13)

C'est une femme. Perdant son fils unique, son tout sur la terre. Irrésistiblement, expliquait notre Père, Jésus pense à sa Sainte Mère, qui, dans quelques mois, le conduira au sépulcre, le Cœur percé d'un glaive, comme cette veuve qui conduit son fils au cimetière.

Dans les pleurs de cette femme, il voit les larmes de sa Mère, et cela l'émeut tellement qu'il intervient :

«¹⁴ S'approchant, il toucha le cercueil, et les porteurs s'arrêtèrent. Et il dit : "Jeune homme, je te le dis, lève-toi !" ¹⁵ Et le mort se dressa sur son séant et se mit à parler. Et il le remit à sa mère », comme lui-même sera rendu à sa Mère après trois jours au tombeau. On voit là la compassion de Notre-Seigneur pour la souffrance de sa Mère, sentiment qu'il manifestera de nouveau à Pontevedra en 1925, sentiment qu'il veut que nous fassions nôtre, afin de consoler notre Mère en grand chagrin, unique et suffisante condition pour qu'il nous procure le salut et la paix.

«¹⁶ Tous furent saisis de crainte, et ils glorifiaient Dieu en disant : "Un grand prophète s'est levé parmi nous et Dieu a visité son peuple." ¹⁷ Et ce propos se répandit à son sujet dans la Judée entière et tout le pays d'alentour. » (Lc 7,14-17)

Notre-Seigneur était donc à ce moment-là à Naïm, ville du sud de la Galilée. Nous pensons qu'il était en route pour la fête de la Pentecôte à Jérusalem, que saint Jean raconte dans son chapitre cinquième. Nous sommes donc au début du mois de juin.

Mais à ce moment-là, des disciples de Jean-Baptiste, envoyés par lui, viennent à Jésus. Jean est maintenant en prison, pour avoir reproché son inconduite notoire au roi Hérode (Mc 6,17-20). Ses disciples le visitent, et ils le tiennent au courant de ce que fait Notre-Seigneur. Apparemment, selon eux, Il ne réalise pas encore l'avènement triomphal du Règne de Dieu et la purification d'Israël qui étaient annoncés. Pourquoi ? Dans ces longues heures d'épreuves et de solitude, Jean-Baptiste subit la tentation du doute, expliquait notre Père. Le Messie est là, mais pourquoi n'instaure-t-il pas son Royaume ? Jusqu'à quand les impies triompheront-ils ? Ses disciples, dont nous avons déjà vu le mauvais esprit (Jn 3,25), devaient en rajouter encore dans la critique contre Jésus, et Jean ne savait pas quoi leur répondre. Il les envoie donc demander ouvertement : « *Es-tu celui qui doit venir ou devons-nous en attendre un autre ?* » (Lc 7,20)

Or «²¹ à cette heure-là, Notre-Seigneur guérit beaucoup de gens affligés de maladies, d'infirmités, d'esprits mauvais, et rendit la vue à beaucoup d'aveugles. L'ayant montré aux envoyés de Jean, Il leur répond : "Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boiteux marchent, les lépreux sont purifiés et les sourds entendent, les morts ressuscitent, la Bonne Nouvelle est annoncée aux pauvres. " »

C'est une référence au prophète Isaïe, pour bien leur montrer qu'Il accomplit les prophéties messianiques !

Et il ajoute : «²³ Heureux celui qui ne trébuchera pas à cause de moi ! », c'est-à-dire : bienheureux

ceux qui mettront une sourdine à leurs critiques, qui s'humilieront pour croire. Le témoignage de Jean, ses miracles, et tout son être attestent qu'il est le Messie, tandis que les objections viennent de l'esprit de Satan.

C'est pourquoi Notre-Seigneur exhorte la foule :

« ²⁴ Quand les envoyés de Jean furent partis, il se mit à dire aux foules au sujet de Jean : “Qu'êtes-vous allés contempler au désert ? Un roseau agité par le vent ? ²⁵ Alors qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu d'habits délicats ? Mais ceux qui ont des habits magnifiques et vivent dans les délices sont dans les palais royaux. ²⁶ Alors qu'êtes-vous allés voir ? Un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète. ²⁷ C'est celui dont il est écrit : Voici que j'envoie mon messenger en avant de toi pour préparer ta route devant toi. »

« ²⁸ Je vous le dis : de plus grand que Jean parmi les enfants des femmes, il n'y en a pas ; et cependant le plus petit dans le Royaume de Dieu est plus grand que lui. – C'est dire la nouveauté, la divine grandeur du Royaume que Jésus est en train de rassembler autour de lui, et donc l'urgence d'y adhérer, de croire en Lui ! – ²⁹ Tout le peuple qui a écouté, et même les publicains, ont justifié Dieu en se faisant baptiser du baptême de Jean ; ³⁰, mais les Pharisiens et les légistes ont annulé pour eux le dessein de Dieu en ne se faisant pas baptiser par lui [...]. Mais la Sagesse de Dieu a été justifiée par tous ses enfants. » (Lc 7,24-35)



“Lève-toi, prends ton grabat et marche.”

MURILLO : « La guérison du paralytique », 1667. The National Gallery, Londres.

Ce premier avertissement à ceux qui ne croient pas est terrible, et il nous fait trembler aujourd'hui pour ceux qui refusent ou négligent d'embrasser la dévotion au Cœur Immaculé de Marie, qui est la Volonté, le dessein de Dieu pour notre temps. Tandis que, mystérieusement prédestinés, ceux qui déjà étaient fidèles à la Sagesse de Dieu, croient en Jésus, et bénéficient de la Grâce de cette nouvelle Alliance.

À JÉRUSALEM, JÉSUS INVOQUE LE TÉMOIGNAGE DE SON PÈRE À LA FACE DE SES ENNEMIS (Juin 29)

« Il y eut une fête des Juifs et Jésus monta à Jérusalem » (Jn 5,1). Quelques semaines auparavant, après la Pâque, il avait quitté la Judée à cause de la haine des Pharisiens. Ils ont maintenant réussi à faire emprisonner Jean, et déjà ils complotent la perte de Jésus.

Pourquoi retourne-t-il donc à Jérusalem ? Pour les affronter, précisément, pour témoigner de sa Vérité publiquement, devant la foule, jusqu'à mourir sur la Croix pour notre rédemption. Notre-Seigneur monte donc à Jérusalem seul, sans ses douze Apôtres à l'exception de l'apôtre Jean, qui l'accompagnait certainement à cause de ses relations et de sa connaissance de la Ville sainte, dont témoigne son Évangile.

Un matin, Notre-Seigneur se rend à la piscine dite aux cinq portiques, réputée pour les guérisons miraculeuses qui s'y opéraient, et

il y trouve « un homme qui était infirme depuis trente-huit ans. Jésus, le voyant étendu et apprenant qu'il était dans cet état depuis longtemps déjà – peut-être Jean lui en aura-t-il dit un mot – lui dit : “Veux-tu guérir ?” L'infirme lui répondit : “Seigneur, je n'ai personne pour me jeter dans la piscine quand l'eau vient à être agitée ; et le temps que j'y aille, un autre descend avant moi.” Jésus lui dit : “Lève-toi, prends ton grabat et marche.” Et aussitôt, l'homme fut guéri ; il prit son grabat, et il marchait. » (Jn 5, 2-9)

« Or, c'était le sabbat ce jour-là... Le paralytique croise des Juifs qui l'interpellent : “C'est le sabbat, il ne t'est pas permis de porter ton grabat”. ¹¹ Il leur répondit : “Celui qui m'a guéri m'a

dit : *Prends ton grabat et marche.*” ¹² Ils lui demandèrent : *“Quel est l’homme qui t’a dit : Prends ton grabat et marche ?”* ¹³ Mais celui qui avait été guéri ne savait pas qui c’était ; Jésus en effet avait disparu, car il y avait foule en ce lieu. »

« ¹⁴ Après cela, Jésus le rencontre dans le Temple et lui dit : *“Te voilà guéri ; ne pêche plus, de peur qu’il ne t’arrive pire encore.”* »

Pire que trente-huit ans de paralysie ? Le châtiment de l’enfer éternel. En le guérissant, Notre-Seigneur lui a remis ses péchés, comme au paralytique de Capharnaüm (cf. *supra*, Mc 2,5), mais il faut qu’il le comprenne, et se convertisse. « Jésus est le Maître omniscient tout-puissant, Celui qui fait mourir et qui fait revivre, qui châtie et qui guérit, commente notre Père. Sa menace en cas de récurrence est impressionnante. Mais comment lui en discuter le droit envers celui qu’il a miraculeusement délivré de son mal et en même temps pardonné de ses péchés ? »

Or « ¹⁵ l’homme s’en fut révéler aux Juifs que c’était Jésus qui l’avait guéri. ¹⁶ C’est pourquoi les Juifs persécutaient Jésus : parce qu’il faisait ces choses-là le jour du sabbat. » (Jn 5,15-16)

Pour eux, guérir, même d’une seule parole, c’est travailler ; et travailler pendant le sabbat, c’est violer le repos du Septième jour, le jour du repos de Dieu ! Pour un juif pieux, nulle échappatoire. Comment Jésus va-t-il se justifier ?

« ¹⁷ Il leur répondit : *“Mon Père travaille toujours, et encore aujourd’hui ; alors, moi aussi je travaille.”* »

Réponse stupéfiante, mais magnifique dans sa divine simplicité. Les Juifs comprennent très bien ce qu’implique cette affirmation : « Ils n’en cherchaient que davantage à le tuer, puisque, non content de violer le sabbat, il appelait encore Dieu son propre Père, se faisant égal à Dieu. »

Tout de même, ce miracle aurait dû les faire réfléchir ! Mais leur haine se durcit, se fait assassine. Notre-Seigneur va donc leur répondre en dénonçant ouvertement leur incrédulité, leur impiété, mais d’abord en révélant ce qu’est ce “travail” divin, ainsi que le mystère de sa Personne de Fils de Dieu. Ce sont de telles révélations que saint Jean n’a pu comprendre et si bien transmettre que grâce aux explications de la Sainte Vierge.

« ¹⁹ Jésus reprit donc la parole et leur dit : *“En vérité, en vérité, je vous le dis : le Fils ne peut rien faire de lui-même, qu’il ne le voit faire au Père ; ce que fait celui-ci, le Fils le fait pareillement.* ²⁰ Car le Père aime le Fils, et lui montre tout ce qu’il fait...” »

C’est d’une simplicité charmante : Dieu est son Père, Jésus ne le quitte pas du regard, et Il l’imite sans cesse, comme il l’a fait avec saint Joseph dans son atelier de charpente. Il ne veut, il ne peut rien

faire d’autre, c’est son “ipséité” de Fils, que l’incrédulité des juifs le contraint à révéler.

« ²¹ Comme le Père en effet ressuscite les morts et leur redonne vie, ainsi le Fils donne vie à qui il veut. » » Voilà ce qu’est son “travail”, ce pourquoi son Père l’a envoyé sur la terre. Il vient d’ailleurs de prouver qu’il a ce pouvoir en ressuscitant le fils de la veuve à Naïm, miracle qui a été connu dans toute la Judée (Lc 7,17).

« ²² Car le Père ne juge personne ; il a donné au Fils le jugement tout entier, ²³ afin que tous honorent le Fils comme ils honorent le Père. Qui n’honore pas le Fils n’honore pas le Père qui l’a envoyé. ²⁴ En vérité, en vérité, je vous le dis, celui qui écoute ma parole et croit à Celui qui m’a envoyé a la vie éternelle et ne vient pas en jugement, mais il est passé de la mort à la vie. ²⁵ En vérité, en vérité, je vous le dis, l’heure vient – et c’est maintenant – où les morts entendront la voix du Fils de Dieu, et ceux qui l’auront entendue vivront. »

Notre-Seigneur annonce pour l’avenir ce qui se passe à ce moment même, dans cette foule de juifs. Car il leur parle, lui, le Fils de Dieu, et tous l’entendent, de leurs oreilles, mais certains ouvrent leur cœur, et ils reçoivent de lui la vie. C’est ainsi qu’il travaille, par sa Parole, à donner la vie surnaturelle, divine, qu’il reçoit de son Père. Ceux qui ferment leurs cœurs et restent sourds à cette parole demeurent dans les ténèbres de la mort, et ils seront jugés :

« Elle vient, l’heure où tous ceux qui sont dans les tombeaux entendront la voix du Fils de l’homme, ²⁹ ceux qui auront fait le bien sortiront, pour une résurrection de vie, ceux qui auront fait le mal, pour une résurrection de jugement. » (Jn 5, 28-29) C’est-à-dire de condamnation, de damnation éternelle.

Pour la première fois dans l’histoire du monde, disait notre Père, révélation est faite aux hommes de leur existence après la mort, par Quelqu’un qui sait ce dont il parle. À la fin des temps, tous les corps ressusciteront, et Jésus jugera toutes les âmes sur leurs actions, accueillant les uns dans la joie éternelle, rejetant les autres dans la souffrance éternelle. Et s’il est venu “travailler” sur la terre, c’est pour arracher le plus d’âmes possible à cette mort.

Dans la suite de son discours, il prouve qu’il a autorité pour délivrer une telle révélation : il rappelle à ces juifs le témoignage de Jean le Baptiste, que tous reconnaissent comme un prophète, et surtout, « ³⁶ les œuvres que le Père m’a donné à mener à bonne fin, ces œuvres mêmes que je fais me rendent témoignage que le Père m’envoie. »

Ces œuvres de Jésus, ce sont ses miracles, incontestables, mais ce sont plus encore ses paroles, le ton de sa Voix, la bonté de son Cœur et la clarté de sa Face, qui accomplissent toutes les manifestations de

Yahweh dans l'Ancien Testament. Mais précisément, pour que ces fils d'Israël le reconnaissent comme l'Envoyé du Père, il faudrait déjà qu'ils soient fidèles à leur Dieu, dociles à ses volontés ! Et ce n'est pas le cas, Jésus le leur dit en face :

« ³⁷ Et le Père qui m'a envoyé, lui, me rend témoignage. Vous n'avez jamais entendu sa voix, vous n'avez jamais vu sa face, ³⁸ et sa parole, vous ne l'avez pas à demeure en vous, puisque vous ne croyez pas celui qu'il a envoyé. »

« Celui-là peut ainsi parler, avec une sincérité pathétique, puisque, venu du Père, il L'a vu et entendu, Lui ! Il sait le secret de sa Face et il a en Lui-même sa Parole, lui, le Verbe ! » (commentaire de notre Père in *“le Témoignage de Jean”*, cf. *BIBLE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE* t. 2 p. 144)

« Certes, les Juifs ont les Écritures et ils les scrutent (Jn 5,39), mais sans y trouver autre chose que ce qu'ils en attendent, de quoi nourrir leur orgueil et leurs prétentions de s'y voir justifiés et préférés à tous les autres hommes, et de se glorifier en eux-mêmes, changeant l'œuvre sainte de Dieu en poison mortel pour leurs âmes. Car ces Écritures témoignent de Celui qui serait leur vie, leur salut, dont ils ne veulent pas ! »

« Jésus cependant ne s'en froisse pas, ni ne s'en plaint, totalement désintéressé de la gloire qui vient des hommes (Jn 5,41). Il n'en voudrait pas, d'ailleurs, de la part de ces Juifs de Jérusalem déjà dressés contre lui, car, leur dit-il :

“⁴² Je vous connais, vous n'avez pas d'amour pour Dieu.” »

« De ce fait, indifférents, hostiles à celui qui vient de Lui, ils ne peuvent supporter qu'il les dérange et qu'il veuille demeurer chez eux comme chez lui, et être l'objet de leur adoration ! Ils sont prêts à proclamer “Messie” n'importe quel aventurier, inconnu, sans œuvres ni paroles qui témoignent divinement de sa venue, s'ils y trouvent seulement quelque satisfaction pour leur vanité – ah ! que le trait est mordant –, mais Celui que Dieu leur donne, non ! »

« Vous recevez votre gloire les uns des autres, mais la gloire qui vient du Dieu unique, vous ne la cherchez pas. »

« Alors, voici le dernier coup, où Jésus confond les Juifs, détenteurs des Écritures qui sont la Parole divine, le “Verbe de Dieu”, en s'y déclarant lui-même et nommément annoncé : “Ne pensez pas que je vous accuserai auprès du Père”, leur dit-il ; comme s'il était question pour Lui de se venger au tribunal de Dieu, des mauvais traitements et absences d'égards essayés d'eux sur la terre. Mais :

« “Votre accusateur, c'est Moïse, en qui vous avez mis votre espoir. ⁴⁶ Car si vous croyiez Moïse, vous

me croiriez aussi, car c'est de moi qu'il a écrit. ⁴⁷ Mais si vous ne croyez pas à ses écrits, comment croirez-vous à mes paroles ? ” » (Jn 5,37-47)

« À ce discours, que n'interrompt aucune question, comme s'ils étaient restés pétrifiés tout le temps que Jésus a parlé, ils n'auraient donc rien à répondre ? Non, rien. Nous n'avons pas à imaginer qu'il y eut des objections, des arguments contraires par lesquels ils auraient ressaisi l'attention du peuple et sauvé leur autorité en face de ce Messie nouveau. Jean nous les aurait-il dissimulés ? Quand il s'en présentera, il les dira. Mais ils ne trouvent rien à dire. Que savent-ils de Dieu ? Que tirent-ils des Écritures ? Qu'espèrent-ils de nouveau et que doit donc être pour eux le salut attendu du Messie ? Rien ! Ils ne savent rien de tout cela. La seule chose qu'ils savent, c'est qu'ils ne veulent pas de cet homme, Jésus, pas plus qu'ils n'ont accepté la prédication de l'autre, avant Lui, Jean le baptiseur. »

« Ce sont comme deux armées ennemies qui campent sur leurs positions. Ici Jésus seul, avec le renfort invisible de tous les prophètes et hommes de Dieu de l'Ancienne Alliance, et le réconfort de son Père. Et là, des Juifs, dont la seule idée, l'*ultima ratio*, est de tuer Celui qui ose s'opposer à leur pouvoir en Jérusalem. » (*ibid.*)

LA CONVERSION DE L'ÉPOUSE.

Ayant témoigné de sa Vérité, laissant les Juifs méditer cette sévère leçon, Notre-Seigneur quitte la Ville sainte. Nous retrouvons le récit de saint Luc.

Il advint qu'« ³⁶ un Pharisien l'invita à manger avec lui ; il entra dans la maison du Pharisien et se mit à table. » (Lc 7,36)

Le Pharisien, un certain Simon, est loin de croire en Jésus : il veut prendre la mesure de cet homme dont tout le monde parle, et il aura vite fait de le juger. Jésus, Lui, se laisse inviter. Selon les mœurs juives de l'époque, il n'y avait pas de femme à la table autour de laquelle étaient couchés les invités. Or, tout à coup, « une femme » fit irruption, « connue dans la ville comme pécheresse... »

« Ayant appris qu'il était à table dans la maison du Pharisien, elle avait apporté un vase de parfum. Et se plaçant par-derrière, à ses pieds, tout en pleurs, elle se mit à lui arroser les pieds de ses larmes ; et elle les essuyait avec ses cheveux, les couvrait de baisers, les oignait de parfum. » (Lc 7,36-38)

On devine la succession de ses sentiments : venue avec du parfum pour en oindre Jésus, quand elle parvient devant lui, elle est saisie d'émotion et fond en larmes, qui coulent sur les pieds du Maître. Le voyant, confondue mais aimante, elle les essuie de ses cheveux, et dans ce contact si proche, au comble de l'admiration, elle couvre de baisers les pieds de son

Sauveur, lui dont Isaïe disait : « *Qu'ils sont beaux, sur les montagnes, les pieds du Messager qui annonce la paix, du Messager de bonne nouvelle qui annonce le salut, qui dit à Sion : ton Dieu règne !* » (Is 52,7) Il s'agit de Marie de Magdala, que saint Luc nommera ensuite, comme notre Père l'a démontré. Et Jésus accepte sans mot dire ces gestes d'une hardiesse absolument dépourvue de tout respect humain, d'une étonnante ferveur. Au grand scandale du Pharisien, qui ne blâme pas tant celle qui les pratique que Celui qui les accueille avec tant de bénignité : « *Si cet homme était prophète, il saurait qui est cette femme qui le touche, et ce qu'elle est : une pécheresse !* »

Mais Jésus, prenant la parole, lui dit :

« *Simon, j'ai quelque chose à te dire.*

– *Parle, maître,* répondit-il.

– *Un créancier avait deux débiteurs ; l'un devait cinq cents deniers, l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi rembourser, il fit grâce à tous deux. Lequel des deux l'en aimera le plus ?* »

Simon répondit : « *Celui-là, je pense, auquel il a fait grâce de plus.* »

Il lui dit : « *Tu as bien jugé.* »

C'était facile, et le pharisien, gonflé de sa justice "raisonnable", croyait s'en tirer à bon compte. Mais Jésus continue :

« *Tu vois cette femme ? Je suis entré dans ta maison, et tu ne m'as pas versé d'eau sur les pieds ; elle, au contraire, m'a arrosé les pieds de ses larmes et les a essuyés avec ses cheveux. Tu ne m'as pas donné de baiser ; elle, au contraire, depuis que je suis entré, n'a cessé de me couvrir les pieds de baisers. Tu n'as pas répandu d'huile sur ma tête ; elle, au contraire, a répandu du parfum sur mes pieds.* »

« Le jeu entre le "tu" et le "elle" marque en traits vifs la grande division des âmes : entre celles qui se croient "*justes*", et ne peuvent l'être aux yeux de Dieu, et celles qui, se reconnaissant pécheresses, implorent leur pardon. » (cf. frère Thomas de Notre-Dame du Perpétuel Secours, *La disciple que Jésus aimait*, in *IL EST RESSUSCITÉ* n° 82, juin 2009)

« *À cause de cela, je te le dis, ses péchés, ses nombreux péchés, lui sont remis parce qu'elle a montré beaucoup d'amour.* »

On attendrait, dans la ligne de la parabole : "C'est pourquoi, parce que je lui ai beaucoup pardonné, elle m'aime beaucoup." Mais Jésus, de science divine, connaît toutes les facettes de cette relation : cette femme a aimé, parce que, pardonnée, elle a compris qu'elle était aimée, et cet amour, cette connaissance de Jésus qui l'a excitée au repentir, va croître encore à la mesure des grâces du Christ à son égard. Et Jésus, qui l'a aimée le premier, alors qu'elle était encore dans son péché, peut, à la mesure de son amour à elle, lui remettre plus pleinement ses fautes.

« *Mais celui à qui on remet peu montre peu d'amour.* »

Celui à qui on remet peu n'est pas celui qui, préservé par la Grâce, n'aurait pas de péché, mais plutôt celui qui refuse de reconnaître les siens, de les regretter, et n'est donc pas pardonné ! Il s'agit là du pharisien et de ses semblables qui se croient "justes", irréprochables selon leurs préceptes formalistes, se complaisant en eux-mêmes, autosuffisants ; alors qu'ils *n'ont pas l'amour de Dieu, ils ne l'ont jamais connu*, comme Notre-Seigneur vient de le dire à ceux de Jérusalem.

« Se tournant de nouveau vers la femme, Jésus lui dit, avec une souveraine simplicité : « *Tes péchés sont remis.* » Parole opérante, quoi qu'en pensent Simon et ses convives pharisiens, certains d'une chose : un homme ne peut pas pardonner les péchés. Marie-Madeleine le sait bien aussi, mais elle a compris que Jésus était plus qu'un homme : l'Envoyé de Dieu, Dieu lui-même. » (*ibid.*)

« ⁴⁹ Et ceux qui étaient à table avec lui se mirent à dire en eux-mêmes : "*Qui est-il celui-là qui va jusqu'à remettre les péchés ?*" ⁵⁰ Mais il dit à la femme : "*Tu foi t'a sauvée ; va en paix.*" » (Lc 7,39-50)

À cette femme pécheresse, mais contrite et aimante, Notre-Seigneur donne tout son amour et le don de sa *paix*, parce que, dans sa conversion, elle figure ce qu'Il attend de son peuple, que maintes fois les prophètes avaient comparé à une épouse infidèle, ingrate, adultère à son Dieu. C'est un amour très particulier qui commence, parabole en action de l'amour de Jésus pour son Église, pour toutes les âmes pécheresses, les brebis perdues qu'il appelle à Lui.

« L'exemple de cette femme, écrivait notre Père, et la douce acceptation de Jésus nous engagent, si mauvais que nous soyons, dans cette voie de la conversion, si aimable, si charmante, où notre cœur de chair trouve à se fixer dans un autre Cœur de chair, à jamais, où notre sensibilité trouve à aimer ce frère, cet époux, meilleur et plus beau que tout. L'Épouse infidèle du Dieu de l'Alliance Ancienne se plaignait à Lui : "*Oh ! que ne m'es-tu un frère ! Te rencontrant dehors je pourrais t'embrasser. Je te conduirais dans la maison de ma mère, là tu m'enseignerais ! je te ferais boire d'un vin parfumé, de ma liqueur de grenades.*" Et voici que Jésus a répondu pleinement à ces demandes insensées. » (*LETTRÉ À MES AMIS* n° 111)

« ¹ Et il advint ensuite que Jésus cheminait à travers villes et villages, prêchant et annonçant la Bonne Nouvelle du Royaume de Dieu. Les Douze étaient avec lui, ² ainsi que quelques femmes qui avaient été guéries d'esprits mauvais et de maladies : Marie, appelée la Magdaléenne, de laquelle étaient sortis sept démons. » (Lc 8,1-2)

C'est elle, dont saint Luc révèle maintenant le nom, ainsi que la première grâce que Jésus lui a faite, cause de son amour débordant. La voilà qui suit Jésus maintenant : « Tout a disparu aux yeux de Marie-Magdeleine et, si vous voulez, dites qu'elle est amoureuse de Jésus, cela même ne choque pas, continuait notre Père. Elle jouit de sa présence, elle vit dans un continu, un saint transport ; elle écoute le cœur ravi ses paroles suaves, elle est blessée à l'intime par son regard dont elle ne peut longtemps soutenir l'éclat et la majesté. Pour les Apôtres, parmi les choses étonnantes dont ils sont témoins, dont ils ne s'étonnent pas, mais qu'ils méditent dans leur cœur, la moindre n'est pas cette attentive dilection que Jésus marque à cette femme et la tendresse qu'il accepte d'elle. » (*ibid.*)

Avec elle, « ³ Jeanne, femme de Chouza, intendant d'Hérode, Suzanne et plusieurs autres, qui les assistaient de leurs biens. »

Tous ces gens dont Jésus a conquis le cœur forment une famille autour de lui, par lui, et pour lui. Ainsi prend corps le *Royaume*, qui bientôt sera l'Église : la famille de ceux qui écoutent la Parole de Dieu et qui s'attachent à Jésus avec foi et par amour. Il manque encore la Mère de famille, qui va pouvoir les rejoindre bientôt.

AUX CŒURS FERMÉS,

JÉSUS PARLE EN PARABOLES (Juin 29).

« En ce jour-là, Jésus sortit de la maison et s'assit au bord de la mer. ² Et des foules nombreuses s'assemblèrent auprès de lui, si bien qu'il monta dans une barque et s'assit ; et toute la foule se tenait sur le rivage. ³ Et il leur parla de beaucoup de choses en paraboles. » (Mt 13,1-3)

Nous sommes au milieu du mois de juin de l'an 29, Notre-Seigneur commence un enseignement nouveau :

« ⁴ Comme une foule nombreuse se rassemblait et que de toutes les villes on s'acheminait vers lui, il dit par parabole : ⁵ « Le semeur est sorti pour semer sa semence. Et comme il semait, une partie du grain est tombée au bord du chemin ; elle a été foulée aux pieds et les oiseaux du ciel ont tout mangé. ⁶ Une autre est tombée sur le roc et, après avoir poussé, elle s'est desséchée faute d'humidité. ⁷ Une autre est tombée au milieu des épines et, poussant avec elle, les épines l'ont étouffée. ⁸ Une autre est tombée dans la bonne terre, a poussé et produit du fruit au centuple. » Et, ce disant, il s'écriait : « Entende, qui a des oreilles pour entendre ! » » (Lc 8,4-8)

« ¹⁰ Quand il fut à l'écart, ceux qui l'entouraient avec les Douze l'interrogeaient sur les paraboles. ¹¹ Et il leur disait : « À vous le mystère du Royaume de

Dieu a été donné ; mais à ceux-là qui sont dehors tout arrive en paraboles, ¹² afin qu'ils aient beau regarder et ne voient pas, qu'ils aient beau entendre et ne comprennent pas, de peur qu'ils ne se convertissent et qu'il ne leur soit pardonné. » » (Mc 4,10-12)

Ce dernier verset est une citation de l'oracle de YAHWEH au prophète Isaïe, pour l'envoyer à son peuple tellement enfoncé dans son adultère que seul le châtiment peut le mener à une sincère conversion, exempte d'hypocrisie ou de calcul politique.

Notre-Seigneur se heurte au même mystère d'iniquité. Parmi *ceux-là qui sont dehors*, il y a des hommes qui lui sont foncièrement hostiles, des scribes ou des pharisiens à l'affût du moindre geste qui pourrait leur donner matière à le critiquer, l'accuser, ainsi que des agents des grands-prêtres de Jérusalem, envoyés pour l'espionner. Ils sont dans un tel endurcissement de cœur, inspiré par le Diable leur père, qu'ils sont absolument inaccessibles à l'enseignement de Notre-Seigneur. C'est premièrement pour eux qu'Il prêche en paraboles, afin qu'ils ne le saisissent pas tout de suite, ou qu'ils ne soient pas tentés de se soumettre hypocritement à lui, pour entrer dans son Royaume par crainte ou par ambition. Notre-Seigneur va ainsi garder sa liberté de prédication pendant encore plusieurs mois.

Parmi ceux qui l'écoutent, *la foule*, dans sa majeure partie, est admirative, mais animée par des sentiments très superficiels. Enthousiasmés par ses miracles, ils le reconnaissent pour un prophète, peut-être même le Messie ? « Alors, il va nous délivrer, chasser les Romains, nous donner enfin la prospérité et la paix que Dieu a promise à notre peuple ! »

L'attente messianique juive à ce moment-là, est largement imparfaite... L'enthousiasme de cette foule déjà, est mitigé, mais pour ne pas précipiter leur désaffection en révélant clairement ce qu'est le Royaume spirituel, de salut et de sanctification, qu'il vient instaurer, Jésus va leur parler en énigme, pour leur donner à méditer, plutôt que les mettre tout de suite au pied du mur. Ces paraboles les charment. Jésus était un conteur merveilleux, les foules étaient ravies de l'écouter. Leur curiosité spirituelle était éveillée : « Qu'est-ce que cela veut dire ? » et donc leurs esprits étaient tenus en suspens.

À ses Apôtres en revanche, Jésus dit toute la vérité parce qu'ils devront en témoigner, fût-ce même par la trahison. Il leur livre le secret du royaume de Dieu, leur expliquant chaque fois autant qu'ils en auront besoin, s'étonnant quand même de leur lenteur à comprendre.

Dans des circonstances semblables, deux mille ans plus tard, la Sainte Vierge usera de la même méthode que son Fils, à Fatima, se heurtant à la même incrédulité des âmes : Elle n'a pu révéler qu'en termes

voilés les ressorts divins de notre actualité, dans la troisième partie de son Grand Secret.

Jésus explique donc à ses Apôtres : « ¹⁴ *Le semeur, c'est la Parole qu'il sème.* ¹⁵ *Ceux qui sont au bord du chemin où la Parole est semée sont ceux qui ne l'ont pas plus tôt entendue que Satan arrive et enlève la Parole semée en eux.* » (Mc 4,14-15)

Ce sont les pharisiens, les sadducéens, ces impies dont la haine grandit à chaque révélation de Notre-Seigneur, à chaque manifestation de sa bonté, de Sa Sainteté.

« ¹⁶ *Et de même ceux qui sont semés sur les endroits rocheux, sont ceux qui, quand ils ont entendu la Parole, l'accueillent aussitôt avec joie,* ¹⁷ *mais ils n'ont pas de racine en eux-mêmes et sont les hommes d'un moment : survienne ensuite une tribulation ou une persécution à cause de la Parole, aussitôt ils succombent.* »

On pense à cette foule de Galiléens qui l'écoutent, qui l'admirent, mais qui auront tôt fait de l'abandonner, quand surviendront les menaces des chefs du peuple.

« ¹⁸ *Et il y en a d'autres qui sont semés dans les épines : ce sont ceux qui ont entendu la Parole,* ¹⁹ *mais les soucis du monde, la séduction de la richesse et les autres convoitises les pénètrent et étouffent la Parole, qui demeure sans fruit.* »

Cette distinction des âmes est éternelle, et invite tous ceux qui entendent cette parabole à examiner leur conscience, pour, si par une mystérieuse prédestination, nous nous trouvons endurcis, inconstants ou passionnés, implorer la miséricorde de notre Père céleste.

« ²⁰ *Et il y a ceux qui ont été semés dans la bonne terre : ceux-là écoutent la Parole, l'accueillent et portent du fruit, l'un trente, l'autre soixante, l'autre cent.* » (Mc 4,16-20)

Cette prédication en parabole est un tournant dans le ministère de Notre-Seigneur. Voilà déjà trois mois qu'il prêche, et Il voit, Il sait que les âmes qui l'écoutent ne lui donnent pas vraiment leur foi. Certains, déjà, le haïssent, tandis que d'autres l'admirent, mais en gardant leur quant-à-soi, qui les fera peu à peu prendre leur distance, et finalement trahir quand la situation s'envenimera. Jésus les avertit ainsi, en termes voilés, qu'ils sont sur une mauvaise pente, comme Il vient de le faire, mais en toute clarté, à Jérusalem. Et, de la même manière, il poursuit sa Révélation, car le temps presse !

LE ROYAUME RÉVÉLÉ EN PARABOLES.

Ce sont d'abord les Paraboles du Royaume, que saint Marc et saint Matthieu ont regroupées comme en un seul discours.

Une première leçon de la parabole du semeur est que le Règne de Dieu n'est pas un État ni une armée,

la restauration de la monarchie davidique, comme les juifs le rêvaient. Le Règne de Dieu, c'est la Parole de Jésus reçue par les âmes avec foi, qui portera du fruit en son temps. « Ce sont ces multitudes d'âmes qui sont comme des petits pots dans lesquels on a mis une bouture, disait notre Père. Alors la bouture est là dans le pot et tout cela, c'est une floraison qui va commencer à venir. C'est cela le Royaume de Dieu planté par Jésus. »

« ²⁴ *Il leur proposa une autre parabole : "Il en va du Royaume des Cieux comme d'un homme qui a semé du bon grain dans son champ.* ²⁵ *Or, pendant que les gens dormaient, son ennemi est venu, il a semé à son tour de l'ivraie au beau milieu du blé, et il s'en est allé.* » (Mt 13,24-30) Quand le blé eut poussé, et que parut l'ivraie, le Père, sachant bien que c'était là l'œuvre de quelques ennemis, dit à ses serviteurs d'attendre la moisson pour ramasser l'ivraie afin de la jeter au feu, avant de recueillir le blé pour son grenier.

« ²⁶ *Et il disait : "Il en est du Royaume de Dieu comme d'un homme qui aurait jeté du grain en terre : – nous savons maintenant qui est ce Semeur –* ²⁷ *qu'il dorme et qu'il se lève, nuit et jour, la semence germe et pousse, sans qu'il s'en aperçoive.* ²⁸ *D'elle-même, la terre produit d'abord l'herbe, puis l'épi, puis plein de blé dans l'épi.* ²⁹ *Et quand le fruit s'y prête, aussitôt il y met la faucille, parce que la moisson est à point.* » » (Mc 4,26-29)

Notre Père expliquait : « Jésus vient, il sème la parole en Galilée, il passe. Aux jours de sa Passion, il va dormir du sommeil de la mort, puis il se redressera, ressuscité. Mais, de jour et de nuit, c'est-à-dire pendant qu'il est là et pendant la nuit de son sommeil dans son tombeau, la Parole est là dans la terre. Et si c'est la bonne terre, cette Parole continue, le règne de Dieu va continuer, que Jésus soit là ou que Jésus ne soit pas là. Amplifions encore : il y aura des siècles où l'Église triomphera, il y aura des siècles où Jésus semblera mourir avec son Église et disparaître, cela ne fait rien. Tout à l'heure, il sera dans la tempête, il dormira figurez-vous ! Il dormira, mais il sera bien présent.

« Eh bien ! de la même manière à travers les siècles, on croira qu'il dort, mais il est toujours présent ; et il sait très bien que la semence ainsi semée dans les cœurs produit son fruit, pousse sa tige et cela va grandir jusqu'au moment de la moisson, et quand la moisson sera prête, il va mettre la faucille au pied du blé et va récolter son bon grain. » (S 90, RETRAITE SUR L'ÉVANGILE SELON SAINT MARC, 1986)

C'est donc un avertissement donné aux disciples pour qu'ils restent fidèles à croire en Lui malgré toutes les épreuves, les désaffections.

« ³⁰ *Et il disait : "Comment allons-nous comparer*

le Royaume de Dieu ? Ou par quelle parabole allons-nous le figurer ? ³¹ C'est comme un grain de sénevé qui, lorsqu'on le sème sur la terre, est la plus petite de toutes les graines qui sont sur la terre ; ³² mais une fois semé, il monte et devient la plus grande de toutes les plantes potagères, et il pousse de grandes branches, au point que les oiseaux du ciel peuvent s'abriter sous son ombre." » (Mc 4, 30-32)

C'est encore dire que le Royaume ne va pas venir instantanément, comme un jugement, ni comme une conquête politique : Jésus sème sa Parole dans ce peuple juif qui est un infime canton de l'univers, et encore, ils sont peu à la recevoir dignement, mais pourtant, cette semence a en elle-même une force telle que son Royaume va conquérir le monde. Avec ses douze Apôtres, douze pauvres Galiléens, Notre-Seigneur a conquis le monde entier.

La parabole du levain (Mt 13,33) a un sens similaire : une lente croissance du Royaume de Dieu par la force cachée qui est en lui.

« ³⁶ Alors, laissant les foules, il vint à la maison ; et ses disciples s'approchant lui dirent : "Explique-nous la parabole de l'ivraie dans le champ." ³⁷ En réponse il leur dit : "Celui qui sème le bon grain, c'est le Fils de l'homme ; ³⁸ le champ, c'est le monde ; le bon grain, ce sont les sujets du Royaume ; l'ivraie, ce sont les sujets du Mauvais ; ³⁹ l'ennemi qui la sème, c'est le Diable ; la moisson, c'est la fin du monde ; et les moissonneurs, ce sont les anges. ⁴⁰ De même donc qu'on enlève l'ivraie et qu'on la consume au feu, de même en sera-t-il à la fin du monde : ⁴¹ le Fils de l'homme enverra ses anges, qui ramasseront de son Royaume tous les scandales et tous les fauteurs d'iniquité, ⁴² et les jetteront dans

la fournaise ardente : là seront les pleurs et les grincements de dents. ⁴³ Alors les justes resplendiront comme le soleil dans le Royaume de leur Père. Entende, qui a des oreilles !" » (Mt 13, 36-43)

Donc au moment même où Notre-Seigneur prêche, Satan passe dans cette foule et jette sa semence de jalousie, d'orgueil, de haine, qui finira par tous les emporter ! Il en sera de même dans l'Église, mais on voit la longanimité divine, qui laisse dans son champ ces ferments d'iniquité, pour leur laisser le temps de se convertir, jusqu'au Jugement dernier, où alors il n'y aura pas de rémission.

C'est aussi la première fois dans l'Évangile que Notre-Seigneur annonce si clairement aux Galiléens, après l'avoir fait à Jérusalem, le Jugement dernier qui décidera de l'éternité des âmes, béatitude ou châ-timent. C'est aussi le sens de la parabole du filet :

« ⁴⁷ Le Royaume des Cieux est encore semblable à un filet qu'on jette en mer et qui ramène toutes sortes de choses. ⁴⁸ Quand il est plein, les pêcheurs le tirent sur le rivage, puis ils s'asseyent, recueillent dans des paniers ce qu'il y a de bon, et rejettent ce qui ne vaut rien. ⁴⁹ Ainsi en sera-t-il à la fin du monde : les anges se présenteront et sépareront les méchants d'entre les justes ⁵⁰ pour les jeter dans la fournaise ardente : là seront les pleurs et les grincements de dents. » (Mt 13,47-50)

Alors cela vaut la peine de tout quitter pour entrer dans ce Royaume, c'est le sens des paraboles du trésor et de la perle : « ⁴⁴ Le Royaume des Cieux est semblable à un trésor qui était caché dans un champ et qu'un homme vient à trouver : il le recache, s'en va ravi de joie vendre tout ce qu'il possède, et achète ce champ.

« LES SPLENDEURS DE L'ADOPTION DIVINE »

« **C'**ÉTAIT bien pour manifester, dans un monde qui l'ignorait, la splendeur de l'adoption divine que Jésus et Marie renoncèrent à leur douce affection [...]. À ce cousinage trop persuadé de la vertu du sang et de la race, mais bien négligent de la sainteté intérieure, Jésus veut révéler le don divin offert à toute âme généreuse.

« Les premiers liens, de la naissance, ne sont que des privilèges, ceux de l'adoption par grâce que Jésus propose maintenant sont en tous points meilleurs car ils proviennent de la pure inclination du cœur. Il fallait que Jésus délaisse les siens et s'entoure de pauvres gens, de pécheurs et de simples, pour montrer à

tous combien peu comptent à ses yeux les conditions de la chair, mais bien plus l'accueil de la Parole de Dieu. Son divin Cœur fait paraître son amour pour ceux qui l'entendent et le suivent, et se lie à eux par des liens immortels dont les autres ne sont que l'ombre et le signe.

« [...] En nous dissuadant d'envier sa Mère et ses frères pour nous faire découvrir cette autre parenté de la grâce qu'il est venu instaurer avec l'humanité, Jésus ne souligne-t-il pas pour son Église le vrai sens et le secret de la maternité divine de Marie ? Renversant nos conceptions, ne nous apprend-il pas l'ordre providentiel où la créature sanctifiée est appelée de

son plein gré et par sa docilité attentive à entrer elle-même dans l'intimité de Dieu ? Marie a écouté la parole de Dieu et l'a gardée en son cœur jusqu'au jour où il lui a été donné pour cela de former encore de sa chair et de nourrir de son propre sein cette Parole incarnée.

« "La volonté de mon Père est que vous portiez du fruit, en abondance", disait Jésus et la Vierge demeure à jamais l'incomparable exemple de cette fécondité.

« Elle a été d'abord la servante du Verbe en esprit, l'incarnation n'a été que la manifestation dans la chair de cette fidélité du cœur. »

(LETTRE À MES AMIS n°14, mai 1957.)

«⁴⁵ *Le Royaume des Cieux est encore semblable à un négociant en quête de perles fines : ⁴⁶ en ayant trouvé une de grand prix, il s'en est allé vendre tout ce qu'il possédait et il l'a achetée.* » (Mt 13,44-46)

Et Notre-Seigneur avertit ses auditeurs : « *Faites attention à la manière dont vous écoutez ! Car celui qui a, on lui donnera, et celui qui n'a pas, même ce qu'il croit avoir lui sera enlevé.* » (Lc 8,18). C'est dire : si vous écoutez avec docilité, tout cela pénétrera dans votre cœur et vous enrichira. Si vous écoutez avec un esprit rebelle et orgueilleux, tout ce que vous écouterez ne servira qu'à exciter encore davantage votre rébellion et votre orgueil.

RETROUVAILLES DE JÉSUS ET MARIE :

“LE SECRET D'UN COMMUN RENONCEMENT”.

Un de ces jours où Notre-Seigneur prêchait ses paraboles, à Capharnaüm, dans la maison de Simon Pierre, «¹⁹ *sa mère et ses frères vinrent alors le trouver, mais ils ne pouvaient l'aborder à cause de la foule* ». Saint Marc précise qu'ils viennent « *pour se saisir de lui, car ils disaient : “Il a perdu le sens.”* » (Mc 3,21)

Les frères de Jésus sont en fait ses proches, plus ou moins liés aux esséniens. Frère Bruno explique qu'ils sont scandalisés par la liberté avec laquelle Il côtoie des païens et des pécheurs, gens impurs dont le contact est prohibé (cf. *BIBLE, ARCHÉOLOGIE, HISTOIRE*, t. 2, p. 6). Eux aussi le jugent, et ils forcent la Vierge Marie sa Mère à les accompagner afin de le ramener chez eux. On devine à cet épisode, ce que fut la souffrance du Cœur Immaculé de Marie, quand elle resta seule à Nazareth, sous la tutelle de ces hommes orgueilleux et incompréhensifs.

Donc, tandis que Jésus est dans la maison de Simon-Pierre, «³¹ *sa mère et ses frères arrivent et, se tenant dehors, ils le firent appeler.* ³² *Il y avait une foule assise autour de lui et on lui dit : “Voilà que ta mère et tes frères et tes sœurs sont là dehors qui te cherchent.”* » (Mc 3,31-32), Mais Jésus leur répondit : « *“Qui est ma Mère ? Et qui sont mes frères ?”* » ⁴⁹ *Et étendant la main sur ses disciples, il dit : “Voici ma mère et mes frères.* ⁵⁰ *Car quiconque fait la Volonté de mon Père qui est dans les Cieux, c'est lui qui est mon frère, et ma sœur, et ma Mère.* » (Mt 12,48-50)

La Mère est bien à part des frères et sœurs. Et tandis que les frères incrédules sont écartés, c'est bien un discret éloge de sa Sainte Mère que fait Notre-Seigneur, comme l'explique admirablement notre Père (*encart page précédente*).

À ce moment-là, Notre-Seigneur a pu faire savoir à la Vierge Marie de rester avec lui, dans le groupe de ses disciples. Notre Père disait qu'il fallait un groupe de saintes Femmes parmi lesquelles elle puisse rester discrète, effacée. Quelle joie pour Elle !

Elle ne le quitte plus du regard, se nourrissant des mouvements, des émotions de son Visage, s'attachant à Lui, marchant avec Lui vers la Croix, unie à tous ses sentiments, ses désirs, ses prières, ses souffrances.

SIGNES ÉCLATANTS (Juin - Juillet 29).

Or, «³⁵ *ce jour-là, le soir venu, il dit à ses disciples : “Passons sur l'autre rive.”* ³⁶ *Et laissant la foule, ils l'emmènent, comme il était, – comme ça, sans même aller chercher un manteau – dans la barque ; et il y avait d'autres barques avec lui.* ³⁷ *Survient alors une forte bourrasque, et les vagues se jetaient dans la barque, de sorte que déjà elle se remplissait.* ³⁸ *Et lui était dans la poupe, dormant sur le coussin. Ils le réveillent et lui disent : “Maître, tu ne te soucies pas de ce que nous périssons ?”* ³⁹ *S'étant réveillé, il tança le vent et dit à la mer : “Silence ! Tais-toi !” Et le vent tomba et il se fit un grand calme.* ⁴⁰ *Puis il leur dit : “Pourquoi avez-vous peur ainsi ? N'avez-vous pas encore de foi ?”* » (Mc 4,38-40)

Notre-Seigneur leur a expliqué dans ses paraboles que le Règne de Dieu s'instaurerait inexorablement, « *qu'il dorme ou qu'il se réveille* » (Mc 4,27). Il faut maintenant croire, et avoir en Lui une confiance absolue, c'est ce qu'il leur montre par ce miracle, qui est aussi une parabole en action : la barque dans la tempête du lac représente l'Église avec les évêques, successeurs des Apôtres, et le Pape, successeur de Pierre, qui affronteront l'agitation des éléments soulevés contre l'Église par les démons.

L'archéologie a donné récemment une preuve de l'authenticité de ce récit. Saint Marc écrit que Jésus dormait *dans la poupe*. Alors pour une barque de pêcheur, on ne comprend pas, et souvent nos bibles traduisent : *sur la poupe*. Mais ce n'est pas une faute de style : l'évangéliste écrit ce qu'il a entendu raconter par saint Pierre, le patron du bateau. En effet, une embarcation retrouvée sur le fond vaseux de la mer de Galilée en 1991, datée au radiocarbone du premier siècle de notre ère, montre qu'il existait un logement pour ranger les filets, sous le pont arrière de l'embarcation. Là, Jésus pouvait dormir à l'abri du vent, *dans la poupe*.

« *Alors ils furent saisis d'une grande crainte et ils disaient les uns aux autres : “Qui est-il donc, Celui-là, que même le vent et la mer lui obéissent ?”* » (Mc 4,41)

Le vent et la mer, “personne ne peut y toucher”, comme disait Maria Rosa après le miracle du soleil. Personne sinon Dieu seul. Les disciples sont en passe de faire l'acte de foi que Jésus veut susciter en eux par ces miracles éclatants.

Nous sommes à la fin du mois de juin, ou au début du mois de juillet 29.

JE RÊVE D'UN ENVOL

Il est difficile de rester au milieu du monde sans en être, d'endurer les épreuves de la vie, de vaincre les tentations, de subir contradictions et persécutions à cause de vous ! Il est tellement meilleur de tout quitter pour vous suivre et demeurer où vous êtes ! Je veux m'en aller dans le sein du Père où, revenu, vous m'attirez. Seigneur, accédez à mon désir !

Mais je songe à ce possédé que vous aviez délivré au pays de Gérasa, sur la rive orientale. Les gens vous demandaient de vous éloigner de leurs parages, à cause des porcs qui s'étaient jetés du haut de la falaise dans la mer. Mais comme vous montiez dans la barque pour

vous en aller, l'homme vous suppliait de le prendre avec vous. Je suis comme cet homme. Les gens de mon pays vous rejettent. Ils vous craignent, mais vous les gênez. Pour moi, je voudrais quitter ce monde où les cochons comptent plus que les hommes et partir avec vous pour ne plus vous quitter. Pourtant vous n'avez pas accordé cette grâce au possédé délivré. Vous ne lui permîtes pas de vous suivre, vous lui dîtes : "Rentre chez toi, auprès des tiens, et annonce-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi, et qu'il a eu pitié de toi." Et il s'en retourna, et se mit à publier dans la Décapole tout ce que vous aviez fait pour lui. Et tous étaient dans l'admiration...

J'admire ce Gérasénien et tant d'autres qui, fidèles à la grâce reçue, les yeux fixés sur vous qu'ils avaient rencontré un jour, ont persévéré à leur place, chez eux, parmi leurs proches. Puisque vous ne les attiriez pas dans les Cieux à votre suite et les laissiez sur terre, ils trouvèrent la manière, que je voudrais avoir, de vivre en leur cœur auprès de vous, mais de corps et d'occupations là où votre Providence les laissa. Ils avaient entendu le conseil ardent de l'Apôtre : "Si vous êtes ressuscité avec le Christ, recherchez les choses d'en haut, là où le Christ est assis à la droite de Dieu, savourez les choses d'en haut et non celles de la terre." (Col 3)

(PAGE MYSTIQUE n° 11, mai 1969)

«²⁶ Ils abordèrent au pays des Géraséniens, le quel fait face à la Galilée. ²⁷ Comme il mettait pied à terre, vint à sa rencontre un homme de la ville, possédé de démons. Depuis un temps considérable, il n'avait pas mis de vêtement ; et il ne demeurait pas dans une maison, mais dans les tombes.

«²⁸ Voyant Jésus, il poussa des cris, se jeta à ses pieds et, d'une voix forte, il dit : "Que me veux-tu, Jésus, fils du Dieu Très-Haut ? Je t'en prie, ne me tourmente pas."

«²⁹ Il prescrivait en effet à l'esprit impur de sortir de cet homme. Car, à maintes reprises, l'esprit s'était emparé de lui ; on le liait alors, pour le garder, avec des chaînes et des entraves, mais il brisait ses liens et le démon l'entraînait vers les déserts. ³⁰ Jésus l'interrogea : "Quel est ton nom ?" Il dit : "Légion", car beaucoup de démons étaient entrés en lui – au sens littéral, cela signifie qu'ils étaient six mille à posséder cet homme –. ³¹ Et ils le suppliaient de ne pas leur commander de s'en aller dans l'abîme. » (Lc 8,26-31)

On découvre que les démons ont une psychologie... Qu'ils se trouvent bien là où ils sont, et qu'ils ne voudraient surtout pas retourner en enfer.

«¹¹ Or il y avait là, sur la montagne, un grand troupeau de porcs en train de paître. ¹² Et les esprits impurs supplièrent Jésus en disant : "Envoie-nous

vers les porcs, que nous y entrions." ¹³ Et il le leur permit. »

Notre Père commentait : « Voilà donc Notre-Seigneur qui discute, qui négocie avec les démons : "Allez, libérez-moi cet homme !

– Oui, oui, mais vous n'allez pas nous chasser du pays, on est là trop bien !

– Bon, bon, mais qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse pour vous ?

– Ben... dans les cochons, là, on sera très bien dans les cochons.

– Bon, ben, allez dans les cochons ! »

C'est incroyable, tellement incroyable que cela nous sert à prouver la véracité du récit : on ne voit absolument pas dans quel but apologétique saint Marc aurait pu écrire cela ! Ce qui est même étonnant, c'est qu'il ait raconté cela d'un bout à l'autre, cela ne plaide pas pour son Saint ! Jésus, ici, ne semble pas avoir une puissance telle que, dans une seule parole, il règle toutes les difficultés. » (retraite sur *L'ÉVANGILE SELON SAINT MARC*, 1986)

« Sortant alors, les esprits impurs entrèrent dans les porcs et le troupeau se précipita du haut de l'escarpement dans la mer, au nombre d'environ deux mille, et ils se noyaient dans la mer. »

«¹⁴ Leurs gardiens prirent la fuite et rapportèrent la nouvelle à la ville et dans les fermes ; et les gens

**SAINTE VÉRONIQUE, HÉMMORROÏSSE
MIRACULÉE, GARDIENNE DU SAINT SUAIRE.**

Cette fresque de la catacombe de saint Pierre et de saint Marcellin, datée de la fin du III^e siècle, représente la guérison de l'hémorroïsse par le contact de la frange du manteau de Jésus. Admirez la pureté de la ligne qui descend de Jésus jusqu'à la femme agenouillée, ainsi que la légère courbe décrite par le corps du Christ, évoquant la grâce miraculeuse émanée de ce dernier : « **Quelqu'un m'a touché, car j'ai senti qu'une force était sortie de moi.** » (Lc 8, 46)

Les Actes de Pilate, ou Évangile de Nicodème (V^e siècle), donnent à cette femme le nom de Bérénice ou **Véronique**. À partir du VI^e siècle, il est question du portrait du Christ possédé, de notoriété publique, par Véronique.

Or, Eusèbe de Césarée rapporte, dans son *Histoire ecclésiastique*, avoir vu à Césarée de Philippe, devant les portes de la maison de l'hémorroïsse guérie par Jésus, une statue du Christ en airain reproduisant les traits de Jésus, comme « *un monument de la bienfaisance du Sauveur à son égard* ». L'hypothèse de frère Bruno est que la statue avait été sculptée d'après le Saint Suaire dont cette femme avait reçu le dépôt sacré après l'Assomption de la Vierge Marie (cf. *Le Saint Suaire à l'âge de Jésus ressuscité*, étude de frère Bruno de Jésus-Marie parue dans la CRC n° 367, mai 2000).



vinrent pour voir ce qui s'était passé. ¹⁵ Ils arrivent auprès de Jésus et ils voient le démoniaque assis, vêtu et dans son bon sens, lui qui avait eu la Légion, et ils furent pris de peur. ¹⁶ Les témoins leur racontèrent comment cela s'était passé pour le possédé et ce qui était arrivé aux porcs. ¹⁷ Alors ils se mirent à prier Jésus de s'éloigner de leur territoire. »

Pour ces païens, il n'y a pas de doute : il eût mieux valu que le possédé restât possédé, et qu'ils aient toujours leurs porcs. Donc ils disent à Jésus : « Très bien, mais circulez, portez votre Évangile ailleurs. »

« ¹⁸ Comme il montait dans la barque, l'homme qui avait été possédé le priait pour rester en sa compagnie. ¹⁹ Il ne le lui accorda pas, mais il lui dit : « Va chez toi, auprès des tiens, et rapporte-leur tout ce que le Seigneur a fait pour toi dans sa miséricorde. » ²⁰ Il s'en alla donc et se mit à proclamer dans la Décapole tout ce que Jésus avait fait pour lui, et tout le monde était dans l'étonnement. » (Mc 5, 11-20) (encart page précédente)

Saint Marc, mine de rien, affirme que Jésus est le

Seigneur, c'est-à-dire, Dieu lui-même. Telle est bien la conclusion que les Apôtres devraient tirer de cet exorcisme de milliers de démons !

« ⁴⁰ À son retour, Jésus fut accueilli par la foule, car tous étaient à l'attendre. ⁴¹ Et voici qu'arriva un homme du nom de Jaïre, qui était chef de la synagogue. Tombant aux pieds de Jésus, il le priait de venir chez lui, ⁴² parce qu'il avait une fille unique, âgée d'environ douze ans, qui se mourait. Et comme il s'y rendait, les foules le serraient à l'étouffer. » (Lc 8, 40-42)

« Se levant, Jésus le suivait » (Mt 9, 19). Notre Père était très frappé par ce verset de saint Matthieu : « Devant cet homme qui le presse de venir vite chez lui car sa fille se meurt, Jésus se lève et il va. C'est cela qui m'a donné une émotion terrible. Jésus se lève et il va. Quelle évocation du Cœur de Jésus ! Cette fille unique qui va mourir, ce père qui lui a serré le cœur de pitié... Toujours la pitié de Jésus ! »

« ²⁵ Or, une femme atteinte d'un flux de sang depuis douze années, ²⁶ qui avait beaucoup souffert du fait de nombreux médecins et avait dépensé tout son avoir sans aucun profit, mais allait plutôt de mal en pis

(sic !) ²⁷ avait entendu parler de Jésus ; venant par-derrière dans la foule, elle toucha son manteau. ²⁸ Car elle se disait : “Si je touche au moins ses vêtements, je serai sauvée.” ²⁹ Et aussitôt la source d'où elle perdait le sang fut tarie, et elle sentit dans son corps qu'elle était guérie de son infirmité. » (Mc 5,25-29)

La maladie de cette femme la mettait en état d'impureté continue, selon la Loi mosaïque. Elle n'avait pas le droit de toucher Notre-Seigneur, mais, pensant passer inaperçue dans la foule, déjà, elle croit qu'il suffit de le toucher pour être guérie.

« ⁴⁵ Mais Jésus s'arrête, se retourne et dit : “Qui est-ce qui m'a touché ?” Comme tous s'en défendaient, Pierre dit : “Maître, ce sont les foules qui te serrent et te pressent.” » – « C'est marrant comme les Apôtres pensent que Jésus est un *minus habens* », s'exclamait notre Père. Jésus sait bien que la foule le presse ! Mais, patient, il leur explique : « ⁴⁶ “Quelqu'un m'a touché ; car j'ai senti qu'une force était sortie de moi.” »

« ⁴⁷ Se voyant alors découverte, la femme vint toute tremblante et, se jetant à ses pieds, raconta devant tout le peuple pour quel motif elle l'avait touché, et comment elle avait été guérie à l'instant même. ⁴⁸ Et il lui dit : “Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix.” » (Lc 8,45-48)

Jésus ne voulait pas que cette femme reste ainsi dans sa foi humaine, sa confiance envers le thaumaturge. Il veut manifester que l'important est la guérison de l'âme, qu'Il lui accorde à cause des bonnes dispositions de son cœur : *Ma fille, ta foi t'a sauvée ; va en paix.*

Et la petite fille mourante, que devient-elle pendant ce temps-là ? Jésus, qui avait été si pressé d'aller vers elle, prend maintenant le temps d'écouter cette femme raconter toute son histoire...

« ³⁵ Tandis qu'il parlait encore, arrivent de chez le chef de synagogue des gens qui disent : “Ta fille est morte ; pourquoi déranges-tu encore le Maître ?” »

“Si elle vivait encore, le Maître aurait pu la guérir, mais maintenant qu'elle est morte, on ne peut plus rien faire, c'est impossible...”

« ³⁶ Mais Jésus, qui avait surpris la parole qu'on venait de prononcer, dit au chef de synagogue : “Sois sans crainte ; aie seulement la foi.” ³⁷ Et il ne laissa personne l'accompagner, si ce n'est Pierre, Jacques et Jean, le frère de Jacques. ³⁸ Ils arrivent à la maison du chef de synagogue et il aperçoit du tumulte, des gens qui pleuraient et poussaient de grandes clameurs. ³⁹ Étant entré, il leur dit : “Pourquoi ce tumulte et ces pleurs ? L'enfant n'est pas morte, mais elle dort.” – Parole d'une infinie profondeur : pour Jésus, la mort corporelle n'est rien. C'est la vie de l'âme qui compte – ⁴⁰ Et ils se moquaient de lui. Mais les ayant tous mis dehors, il prend avec lui le père et la mère de l'enfant, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, et il pénètre là où était l'enfant.

« ⁴¹ Prenant la main de l'enfant, il lui dit : “Talitha koumi”, ce qui se traduit : “Fillette, je te le dis, lève-toi !” » (Mc 5,35-41)

« “Alors, l'esprit lui revint” ». Après avoir mené son enquête “médico-légale” auprès de Jean, témoin oculaire, saint Luc voit l'enfant recouvrer ses couleurs, et sa respiration redevenir normale, comme s'il y était !

« Quant à Marc, il écrit les souvenirs de Pierre. Il continue : “Aussitôt, la fillette se leva et elle marchait, car elle avait douze ans. Et ils furent saisis d'une grande stupeur. Et il leur recommanda vivement que personne ne le sût et il dit de lui donner à manger.”

« Saint Luc parle en bon médecin : “Il prescrivit [comme on fait une ordonnance] de lui donner à manger.” (Lc 8,55) »

« Pourquoi ce souci matériel ? Parce que Jésus a le projet de rendre la vie à ceux qui sont morts, tous les pauvres pécheurs représentés comme des “cadavres” dans le troisième Secret de Fatima, et de leur “donner à manger” sa propre Chair. »

« À cette âme qui revient à la vie, figure du sacrement de Pénitence, Jésus prescrit de donner de la nourriture, figure du sacrement de l'Eucharistie. » (frère Bruno de Jésus-Marie, in *IL EST RESSUSCITÉ* n° 5, mai 2001)

CONCLUSION.

Tempête apaisée, démoniaque libéré, résurrection : autant de signes grandioses, par lesquels Notre-Seigneur manifeste sa divinité, mais de préférence devant le public restreint de ses disciples plutôt que devant la foule qui admire ces prodiges, mais ne se convertit pas ni n'écoute sa Parole. Jésus veut d'abord susciter la Foi chez ses Apôtres, afin qu'ils en témoignent, après sa résurrection, et qu'ils la répandent par toute la terre. Telle est la constitution divine de l'Église : le “Peuple de Dieu” reçoit la Vérité de la Foi de la hiérarchie ecclésiastique, et non pas d'une prétendue illumination immanente et individuelle de l'Esprit-Saint.

Mais surtout, pour ce qui est de la foule, « Notre-Seigneur ne se fie pas à eux » (Jn 2,24). C'est une expression de saint Jean, certainement inspirée par la Sainte Vierge, puisqu'Elle-même l'a employée de nouveau le 13 septembre 1917, dans les mêmes circonstances, pour répondre à certaines demandes de miracles que Lucie lui transmettait. Notre-Seigneur n'est pas un thaumaturge, qui guérit pour rendre le bonheur ici-bas : Il est le Médecin des âmes, ses guérisons figurent la rémission des péchés qu'Il vient procurer, et en soulageant les corps, Il appelle les cœurs à la conversion. Les juifs le comprendront-ils ? Nous lirons le mois prochain frère Bruno raconter le dénouement de cette situation tragique.

frère Joseph-Santo du Christ Roi.



RÉVÉLATION DE L'AMOUR

DEPUIS un mois, dans toutes les crèches, l'Enfant-Jésus nous tend les bras pour nous révéler humainement l'amour divin. Frère Bruno nous rappela ce mystère ravissant au cours de la messe de minuit, en nous lisant la *LETTRÉ À MES AMIS* de Noël 1956 : Dieu n'a institué nos relations paternelles, fraternelles, filiales que pour nous préparer à comprendre la manifestation de Son amour. Toutes nos affections sont comme les étincelles de ce soleil divin qui paraît dans la crèche. *« C'est pourquoi toute famille durant cette nuit de Noël éprouve une joie sainte ; elle sent grandir devant cette crèche son propre amour mutuel, ennobli et légitimé par la ressemblance qu'il a avec celui de la Sainte Famille et par son rôle d'initiateur à la connaissance de l'amour divin lui-même. »*

Hélas ! Le Vatican a choisi précisément ce temps de Noël pour promouvoir des contrefaçons de nos saintes amours humaines. L'Enfant-Jésus trouvera-t-il encore

des familles pour l'accueillir, des cœurs purs pour comprendre le langage humain de sa divine charité ?

Du moins, chez nous ! Les 6 et 7 janvier, nos amis ont convergé dans nos ermitages pour l'Épiphanie. En familles, petits et grands se sont pressés afin d'admirer les crèches et de donner leur baiser à l'Enfant-Jésus.

Le soir, pour la méditation du premier samedi du mois, frère Michel commenta la crèche de la maison Saint-Joseph. Tout près de Jésus et Marie, dans l'étable, un santón de saint François d'Assise évoque le huitième centenaire de la crèche de Greccio. Quelques heures plus tôt, frère François avait célébré lui aussi cet anniversaire, en réhabilitant vigoureusement la véritable sainteté du *Poverello* contre tous ses faux disciples pacifistes, œcuménistes et écolos, jusqu'au pape François. Le mois prochain, frère Louis-Gonzague nous démontrera que notre Père fut au vingtième siècle l'authentique continuateur de la tradition franciscaine.

Plus loin, au pied du blason de la Visitation, saint François de Sales et sainte Jeanne de Chantal nous rappellent leur extraordinaire amitié qui nous a charmés cette année, comme une figure de l'unique Cœur de

LIBRAIRIE ÉDITION CRC

MÉMOIRES ET RÉCITS – TOME I. 1924-1943

1924-2024 : belle occasion de relire les délicieux souvenirs de notre Père.

Ces *MÉMOIRES ET RÉCITS* de notre Père révèlent le cœur fidèle d'un enfant de l'Église : fidèle à ses parents, fidèle à l'enseignement des religieux qui l'ont formé, fidèle en amitié et, pour tout dire, fidèle à Notre-Seigneur Jésus-Christ, son *Modèle unique*, reçu chaque jour à la Messe.

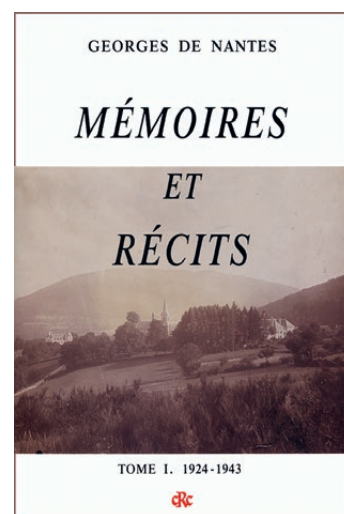
Quelles pages délicieuses que ces récits de sa petite enfance à Toulon et de sa jeunesse au collège des maristes, débordantes d'une affection toujours vive. La France que notre Père restitue avec un indéniable style est encore belle, malgré le terrible combat qu'entrevoit l'enfant de douze ans. S'il se présente comme un enfant rebelle et tricheur, c'est pour mettre en valeur le salut qu'apporte la Sainte Eucharistie aux âmes pécheresses et communes, parmi lesquelles il se range humblement... Notre Père évoque aussi les vacances ensoleillées à Chônas où il aimait servir la Messe de monsieur le Curé, qu'il tentera d'imiter, lorsqu'il sera curé à son tour.

En 1938, le voici au pensionnat Notre-Dame de France, au Puy. Il faut lire les chapitres sur les Frères des Écoles chrétiennes ! C'est là que le jeune Georges de Nantes connaît sa vocation : il sera

moine-missionnaire à la suite du Père de Foucauld. Dès lors, il poursuit sa formation dans un enthousiasme perpétuel, s'engageant dans la congrégation des Enfants de Marie, chez les scouts, et même... à la JEC.

En juin 1941, il passe le bac et son père lui impose deux années d'attente, avant d'entrer au séminaire. Après des études de philosophie en faculté à Lyon, il accomplit son service dans les "Chantiers de jeunesse" (1942-1943), où il adhère avec ardeur à l'idéal de la Révolution nationale. Enfin, le 1^{er} octobre 1943, il quitte tout pour "le plus haut service" : il entre au grand séminaire d'Issy-les-Moulineaux.

Ainsi commence la vie de cette âme mystique et de ce cœur fidèle. Fidélité qui guidera jusqu'au bout sa vocation de moine-missionnaire. Moine : en fondant les Petits frères du Sacré-Cœur en 1958. Missionnaire : en renversant les idoles d'un monde redevenu païen.



Jésus et Marie. Puis ce sont sainte Marguerite-Marie et saint Claude la Colombière, par qui le Sacré-Cœur a poursuivi la révélation de son amour passionné pour les hommes.

« Ces unions des cœurs, conclut notre frère, au Ciel et sur la terre, ont été voulues par Dieu pour nous révéler que ce désir d'aimer et d'être aimé entre nous, parents, enfants, frères, sœurs, cousins, époux, épouses, amis, est en nous la plus grande et véritable ressemblance avec la Sainte Trinité qu'Elle-même nous ait donnée. Tous nos amours ne sont qu'une étincelle de ce brasier incandescent et éternel de la circumincessante charité divine et mariale. Dans notre époque épouvantable où l'impiété corrompt toutes les relations, où les familles sont divisées, les époux se séparent, les prêtres abandonnent leur vocation, les monastères se ferment, où la charité se refroidit partout, il est bon que nous ayons cette image pour ranimer nos cœurs ! afin que nous fassions du Cœur de Jésus et Marie la source unique de toutes nos amitiés, de nos amours, de nos fidélités fraternelles. »

ACTUALITÉS

Le lendemain dimanche, frère Michel nous expliqua les Actualités de l'Église et du monde. Leur cohérence se laisse aisément voir, en particulier dans le discours de Noël du pape François : tant qu'il prêchera une religion naturaliste et progressiste, tant qu'il prônera le pacifisme au lieu du recours au Cœur Immaculé de Marie, le châtement de la guerre sévira dans le monde.

En Arménie, nous assistons à la disparition tragique d'une des plus anciennes chrétientés du monde, submergée par l'islam. Or, le plus malheureux est que l'Arménie ne doit sa défaite qu'à elle-même. En particulier, depuis la "révolution de velours" de 2018, elle s'est laissé séduire par les sirènes libérales et atlantistes, se détournant de son allié russe. Abattue militairement, divisée politiquement, isolée diplomatiquement, sa situation est des plus précaire, en face d'un voisin azéri qui ne désarme pas.

En Ukraine, la Russie s'achemine lentement et sûrement vers sa victoire, mais à quel prix ! On parle de mille tués et blessés par jour...

Frère Michel commenta un entretien de Sergueï Karaganov, ancien conseiller du Kremlin, bien représentatif de l'esprit russe en général et de celui de Poutine en particulier, avec son fort et son faible. Le fort : sa résolution magnanime de sauver le monde de la corruption occidentale. Le faible : cette magnanimité russe n'a plus rien de religieux. Le Kremlin confond dans un même refus l'hégémonie capitaliste et la Chrétienté coloniale et missionnaire. En revanche, il se tourne avec une naïveté inquiétante vers la « Chine frère ».

À Gaza, enfin, sous prétexte de combattre les terroristes du Hamas, Israël cherche en réalité à éradiquer

la population palestinienne. D'où la disproportion des moyens militaires engagés, afin de provoquer les dégâts les plus importants et de nombreuses victimes civiles.

CHRONIQUE DE LA RUINE DE L'ÉGLISE.

Dans un second temps, notre frère commença par rappeler le renversement de la constitution divine de l'Église que le Saint-Père est en train d'accomplir par son projet synodal : non plus une Église hiérarchique, mais un Peuple de Dieu où tous les baptisés se voient reconnaître une égale dignité et une égale inspiration du Saint-Esprit. De telle sorte que pour apprendre ce que veut l'Esprit-Saint, il faut interroger le peuple.

L'hérésie du Pape sur l'objet formel de la foi en l'Église se double ainsi d'une autre, sur le Saint-Esprit. Mais Celui-ci n'est pas un ectoplasme, malléable et déformable à volonté, accessible à n'importe qui. Il est « *le Témoin du Père et du Fils, envoyé par eux pour être le Paraclet, le Consolateur, l'Avocat, le "manager" de leur Église, de l'Église du Christ seule ! L'Esprit-Saint est lié au Corps du Christ et à son œuvre, visible, historique, hiérarchique.* » ("L'Église et l'Esprit", CRC n° 72, septembre 1973)

Malgré son illuminisme, François semble juger nécessaire de contraindre l'Esprit à souffler où lui le veut. De là son plan de manipulation dénoncé dès le mois de septembre par le cardinal Zen et, spécialement, l'ajout inopiné d'une seconde session de l'assemblée synodale, en 2024. Ainsi le Pape gagne-t-il une année supplémentaire pour vaincre toute résistance.

De là, aussi, la multiplication des réformes imposées par des *motu proprio* – quatorze en 2023 – dont le plus important, *AD THEOLOGIAM PROMOVENDAM*, programme un « *changement de paradigme* », une « *révolution culturelle* » de la théologie ! Il s'agit de renoncer à une théologie dogmatique, fondée sur la Révélation et la Tradition, pour imposer une théologie immanentiste, moderniste et progressiste, dite « *contextuelle* » et « *sortante* ».

De là, encore, les mesures de répression inouïes à l'encontre de Mgr Strickland ou du cardinal Burke, destinées à décourager toute opposition.

De là, enfin, l'épouvantable déclaration *FIDUCIA SUPPLICANS*, autorisant la bénédiction des « *couples en situation irrégulière et des couples de même sexe* ».

Pour comprendre comment une telle abomination peut être imposée par Rome, frère Michel rapprocha ce texte d'une autre déclaration : *DIGNITATIS HUMANÆ*, la déclaration conciliaire sur la liberté religieuse. À partir du moment où l'on prescrit « *qu'en matière religieuse nul ne soit forcé d'agir contre sa conscience ni empêché d'agir, dans de justes limites, selon sa conscience, en privé comme en public, seul ou associé à d'autres* » (n° 2), il est interdit d'empêcher les désordres moraux que le Vatican impose aujourd'hui.

Il est donc impossible de s'opposer efficacement aux réformes de François et en particulier à *FIDUCIA SUPPLICANS* en invoquant Vatican II, puisque leurs principes sont inscrits dans les Actes mêmes du Concile !

Cela dit, cette dernière déclaration est l'occasion d'une révélation des cœurs dans l'Église : les membres les plus sains rejettent ce texte immoral ; un ventre mou croit pouvoir jouer de ses ambiguïtés hypocrites ; beaucoup d'évêques, spécialement en Europe de l'Ouest, s'en déclarent très satisfaits.

Autre clarification salutaire : les lois et décisions abominables que le Pape est en train de prendre font clairement voir le bout de la queue du diable dans ce projet synodal, destiné à détruire l'Église. Aussi frère Bruno, en conclusion, ranima notre Sainte Espérance dans le triomphe prochain du Cœur Immaculé de Marie en nous rappelant le figuratif de Judith, sauvant les habitants de Béthulie déjà prêts à capituler. Tenons-nous donc aux aguets, fourbissons nos armes, travaillons la doctrine de notre Père, pour participer à la victoire de l'Immaculée qui écrasera bientôt la tête du serpent maudit !

PÈLERINAGE À LUCIE-CHRISTINE

Au début des années 1990, notre Père présenta à ses amis une mystique absolument méconnue dont le journal spirituel lui était parvenu providentiellement. Il s'agissait de Lucie-Christine – de son vrai nom, Mathilde Boutle (1844-1908) – dont les lumières et révélations surnaturelles illustraient si bien ses propres enseignements sur la vie mystique et le chemin bas de la perfection, sur la circumincessante charité trinitaire, eucharistique et mariale et toute sa théologie esthétique et relationnelle, qu'il les commenta durant des années dans les *logia*, avec un enthousiasme jamais démenti.

Dimanche 14 janvier, les amis parisiens firent pèlerinage à l'église Saint-Thomas-d'Aquin, où Lucie-Christine fit sa première communion. À l'aide de documents inédits, frère François raconta sa vie, révélant ainsi ce qu'est une authentique mystique catholique. Ses grâces extraordinaires, en effet, souvent reçues lors de la communion et par la médiation de la Très Sainte Vierge, fécondaient son existence d'épouse et de mère de famille, lui donnant force et patience pour endurer ses épreuves. Par l'offrande de tous ses sacrifices, Mathilde Boutle obtint une mort chrétienne pour son mari devenu alcoolique et la grâce de le voir « *en Dieu* », dans la gloire du Ciel ! Agrégée au tiers ordre de l'*Adoration réparatrice*, elle brûlait d'un grand zèle pour le salut des âmes et d'angoisse pour les malheurs

LES NOUVEAUTÉS DU MOIS

Enregistrements disponibles sur notre site de VOD :

vod.catalogue-crc.org

♦ CONFÉRENCES MENSUELLES À LA MAISON SAINT-JOSEPH

JANVIER 2024

- ACT. LA CRÈCHE ET LA CROIX, SALUT DU MONDE.

♦ LES CONFÉRENCES DU CAMP DE LA PHALANGE 2023

JANVIER 2024

- PC 88. 5. LA VIE PUBLIQUE (1)
L'INSTAURATION DU RÈGNE DE DIEU.
- 6. CRATÈRE : LA SAMARITAINE.

♦ NOS PRODUCTIONS CANADIENNES

- PI 4 31. LE PÈRE LELIÈVRE RACONTÉ AUX ENFANTS.
(8 instructions, 3 h)

de l'Église et de la France. Ainsi, Lucie-Christine nous encourage-t-elle dans notre fidélité phalangiste.

« *Du fond du Cœur de Jésus où mon âme trouvait le Ciel, je voyais les rapports intimes de ce Cœur divin avec le monde dans sa vie eucharistique. Il me montra sa prédilection pour les familles de son choix, le petit troupeau qui l'aime et lui appartient au milieu du monde, pour ses Prêtres dévoués qui luttent et le défendent courageusement, pour ses religieux et ses religieuses. Cette prédilection divine, non seulement je la voyais, mais je l'éprouvais, étant dans son Cœur ; j'en étais toute pénétrée et ravie. Il me découvrit aussi ses trésors inouïs de miséricorde pour les pécheurs.* » (11 août 1890)

En l'introduisant dans son Cœur, dans le mystère de la circumincessante charité de la « *famille divine* », comme elle nomme la Sainte Trinité, Notre-Seigneur révélait à sa confidente qu'il y a en Lui identification de l'amour de Dieu et de l'amour du prochain. Nos amis le comprirent si bien qu'ils demeurèrent ensuite un long moment sur le parvis de l'église, afin de jouir de leur commune charité phalangiste !

Le matin, une vingtaine des plus ardents d'entre eux avait ouvert une campagne de tractage en vue de la prochaine réunion publique de la Permanence : le 21 mars, sur le Saint Suaire. C'est pour eux l'occasion de prouver leur zèle à Notre-Seigneur, et d'éprouver ensemble leurs convictions CRC.

(frère Guy de la Miséricorde.

Directeur de la publication : Frère Gérard Cousin. Commission paritaire 0323 G 80889.

Impression : Association La Contre-Réforme Catholique.

F-10260 Saint-Parres-lès-Vaudes. – crc-resurrection.org

ABONNEMENT 35 €, étudiants 20 €, soutien 65 €.

POUR LES PAYS D'EUROPE 41 €, AUTRES PAYS 66 €, par avion 76 €.